This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Harvard College
Library

FROM THE LIBRARY OF
Grace Norton
OF CAMBRIDGE
1926

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THEATRE

DE

JEAN RACINE

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE

DE

JEAN RACINE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN TROIS VOLUMES

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

Digitized by Google

38585.53

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
MISS GRACE NORTON
SEP 14 1926

Digitized by Google

BERENICE

TRAGEDIE

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE

TITUS *reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit invitus invitam.*

C'est à dire que Titus, qui aimoit passionément Berenice, et qui même, à ce qu'on croyoit, luy avoit promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré luy et malgré elle, dés les premiers jours de son empire. Cette action est tres-fameuse dans l'histoire, et je l'ay trouvée tres-propre pour le theatre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant, dans tous les poëtes, que la separation d'Enée et de Didon dans Virgile; et qui doute que ce qui a pû fournir assez de matiere pour tout un chant d'un poëme heroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragedie, dont la durée ne doit estre que de quelques heures? Il est vray que je n'ay point poussé Berenice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que, Berenice n'ayant pas icy avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela prés, le dernier adieu qu'elle dit à Titus et l'effort qu'elle se fait pour s'en separer n'est pas le moins tragique de la piece, et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pû exciter. Ce n'est point une necessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient heroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Digitized by Google

Je crûs que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plût davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit longtemps que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a esté si fort du goust des anciens, car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissez. « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toûjours simple, et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tuë de regret, à cause de la fureur où il estoit tombé aprés le refus qu'on luy avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctete*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient surprendre les fléches d'Hercule. L'*Œdipe* mesme, quoi-que tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matiere que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Terence, qui l'élevent avec raison au dessus de tous les poëtes comiques pour l'élegance de sa diction et pour la vray-semblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur luy, par la simplicité qui est dans la pluspart des sujets de Plaute; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les loüanges que les anciens luy ont données. Combien Menandre estoit-il encore plus simple, puisque Terence est obligé de prendre deux comedies de ce poëte pour en faire une des siennes?

Et il ne faut point croire que cette regle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraysemblable qui touche dans la tragédie, et quelle vraysemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens à toûjours esté le refuge des poëtes qui ne sentoient dans leur genie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soûtenuë de la violence des passions, de la beauté des sentimens et de l'élegance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je

Digitized by Google

ne puis croire que le public me sçache mauvais gré de luy avoir donné une tragedie qui a esté honorée de tant de larmes, et dont la trentiéme representation a esté aussi suivie que la premiere.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'ayent reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont crû qu'une tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les regles du theatre. Je m'informay s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyez. On me dit qu'ils avoüoient tous qu'elle n'ennuïoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mesmes pour ne pas croire qu'une piece qui les touche et qui leur donne du plaisir puisse estre absolument contre les regles. La principale regle est de plaire et de toucher : toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette premiere. Mais toutes ces regles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarasser :. ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultez de la Poëtique d'Aristote; qu'ils se reservent le plaisir de pleurer et d'estre attendris, et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macedoine, qui prétendoit qu'une chanson n'estoit pas selon les regles : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de sçavoir ces choses-là mieux que moi. »

Voilà tout ce que j'ay à dire à ces personnes, à qui je feray toûjours gloire de plaire : car, pour le libelle que l'on a fait contre moy, je croy que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sçait pas mesme construire ce qu'il pense? Il parle de protase comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette premiere des quatre parties de la tragedie soit toûjours la plus proche de la derniere, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des regles l'empesche de se divertir à la Comedie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroist bien qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loüe tres-injustement *d'une grande*

Digitized by Google

multiplicité d'incidens, et qu'il n'a mesme jamais rien lû de la Poëtique que dans quelques préfaces de tragedies. Mais je luy pardonne de ne pas sçavoir les regles du theatre, puis qu'heureusement pour le public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne luy pardonne pas, c'est de sçavoir si peu les regles de la bonne plaisanterie, luy qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjoüir beaucoup les honnestes gens par ces *Helas de poche,* ces *Mesdemoiselles mes Regles,* et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mesle jamais de les lire?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunez qui n'ont jamais pû par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toûjours l'occasion de quelque ouvrage qui réüssisse pour l'attaquer: non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans l'esperance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auroient laissez toute leur vie.

Digitized by Google

BERENICE

Digitized by Google

ACTEURS

TITUS, empereur de Rome.
BERENICE, reine de Palestine.
ANTIOCHUS, roy de Comagene.
PAULIN, confident de Titus.
ARSACE, confident d'Antiochus.
PHENICE, confidente de Berenice.
RUTILLE, Romain.
SUITE DE TITUS.

La scene est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celuy de Berenice.

Digitized by Google

BERENICE

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRESTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le voi bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lors qu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,

Digitized by Google

Et cette autre conduit dans celuy de la reine.
Va chez elle. Di-luy qu'importun à regret,
J'ose luy demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? vous, cet ami fidelle
Qu'un soin si genereux interesse pour elle?
Vous, cet Antiochus son amant autrefois?
Vous que l'Orient conte entre ses plus grands rois?
Quoy! déja de Titus épouse en esperance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, et, sans vouloir te charger d'autres soins,
Voi si je puis bien-tost luy parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourray-je sans trembler luy dire: « Je vous aime »?
Mais quoy! déja je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ay souhaitté.
Berenice autrefois m'osta toute esperance;
Elle m'imposa mesme un eternel silence.
Je me suis tû cinq ans, et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ay-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor declarer son amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu témeraire?

Digitized by Google

Ah! puis qu'il faut partir, partons sans luy déplaire.
Retirons-nous, sortons, et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoy! souffrir toûjours un tourment qu'elle ignore?
Toûjours verser des pleurs qu'il faut que je devore?
Quoy! mesme en la perdant redouter son couroux?
Belle reine, et pourquoy vous offenseriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire?
Que vous m'aimiez? Helas! je ne viens que vous dire
Qu'aprés m'estre long-temps flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'huy qu'il peut tout, que vostre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Aprés cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidele encor quand je n'espere plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoy qu'il en soit, parlons; c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, helas! un amant sans espoir
Qui peut bien se resoudre à ne la jamais voir?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ay vû la reine.
Mais, pour me faire voir, je n'ay percé qu'à peine
Les flots toûjours nouveaux d'un peuple adorateur

Digitized by Google

Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, aprés huit jours d'une retraite austere,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son pere.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et, si j'en croi, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-estre avant la nuit l'heureuse Berenice
Change le nom de reine au nom d'imperatrice.

ANTIOCHUS.

Helas!

ARSACE.

Quoy! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne luy puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur: Berenice est instruite
Que vous voulez icy la voir seule et sans suite.
La reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à vostre empressement elle alloit consentir,
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoistre aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien negligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obeïssance.
Des vaisseaux dans Ostie armez en diligence,
Prests à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans vostre Comagene?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'auray veû la reine.

Digitized by Google

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moy.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi! depuis si long-temps la reine Berenice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos Estats,
Depuis trois ans dans Rome elle arreste vos pas,
Et, lors que cette reine, assurant sa conqueste,
Vous attend pour témoin de cette illustre feste,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Luy prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouïr de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entens, Seigneur. Ces mesmes dignitez
Ont rendu Berenice ingrate à vos bontez.
L'inimitié succede à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ay moins haïe.

ARSACE.

Quoy donc! De sa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque pressentiment de son indifference
Vous fait-il loin de Rome éviter sa presence?

Digitized by Google

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moy paru se démentir,
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoy donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siege douteux:
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient sans peril nos assauts inutiles;
Le belier impuissant les menaçoit en vain:
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portastes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funerailles:
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura vostre trépas.
Voicy le temps, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont veû répandre.
Si, pressé du desir de revoir vos Estats,
Vous vous lassez de vivre où vous ne regnez pas,
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoïe?
Attendez, pour partir, que Cesar vous renvoïe
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer vostre entreprise?
Vous ne répondez point?

Digitized by Google

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attens de Berenice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort decidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attens qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vray qu'on l'éleve au trône des Cesars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te diray le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fay tout ce que j'ay dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

Enfin je me dérobe à la joye importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune;
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Digitized by Google

Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusoit déja de quelque negligence.
Quoy ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eû tout l'Orient et Rome pour témoins,
Luy que j'ay veû toûjours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses,
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétens partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma veuë,
Me laisse à la merci d'une foule inconnuë?

ANTIOCHUS.

Il est donc vray, Madame, et, selon ce discours,
L'hymen va succeder à vos longues amours?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes allarmes.
Ces jours ont vû mes yeux baignez de quelques larmes.
Ce long deuil, que Titus imposoit à sa cour,
Avoit même en secret suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moy cette ardeur assiduë
Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma veuë.
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moy dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ay dit cent fois, n'aime en luy que luy-même;
Moy qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse premiere?

BERENICE.

Vous fustes spectateur de cette nuit derniere,
Lors que, pour seconder ses soins religieux,
Le senat a placé son pere entre les dieux.

Digitized by Google

De ce juste devoir sa pieté contente
A fait place, Seigneur, au soin de son amante,
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le senat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontiere,
Il y joint l'Arabie et la Syrie entiere,
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublez mille fois,
Il va sur tant d'Estats couronner Berenice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'imperatrice.
Il m'en viendra luy-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BERENICE.

Que dites-vous? Ah! Ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoy! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS.

Il falloit partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'est trop long-temps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystere?

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je cede à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous pristes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux

Digitized by Google

Receut le premier trait qui partit de vos yeux :
J'aimay. J'obtins l'aveu d'Agrippa vostre frere ;
Il vous parla pour moy. Peut-estre sans colere
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut ;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit et vous plût.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit ; le triste Antiochus
Se conta le premier au nombre des vaincus.
Bientost, de mon malheur interprete severe,
Vostre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputay long-temps, je fis parler mes yeux ;
Mes pleurs et mes soûpirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin vostre rigueur emporta la balance,
Vous sceustes m'imposer l'exil ou le silence.
Il falut le promettre, et même le jurer.
Mais, puis qu'en ce moment j'ose me declarer,
Lors que vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-temps.
De mon heureux rival j'accompagnay les armes,
J'esperay de verser mon sang aprés mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurastes ma mort, helas ! trop peu certaine.
Inutiles perils ! Quelle estoit mon erreur !
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.

Digitized by Google

Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, Madame, à l'empire du monde,
Cheri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à luy seul appeller tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
Je voy que vostre cœur m'applaudit en secret,
Je voy que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce recit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, aprés un siege aussi cruel que lent,
Il domta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flâmes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachez sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec luy.
Dans l'Orient desert quel devint mon ennui!
Je demeuray long-temps errant dans Cesarée,
Lieux charmans où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes Estats;
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas;
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon desespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y reservoit le dernier de ses coups:
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vostre.
Mais toûjours quelque espoir flattoit mes déplaisirs:
Rome, Vespasien, traversoient vos soûpirs;
Aprés tant de combats, Titus cedoit peut-estre.
Vespasien est mort, et Titus est le maistre.
Que ne fuyois-je alors? J'ay voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.

Digitized by Google

Mon sort est accompli. Vostre gloire s'appreste;
Assez d'autres sans moy, témoins de ceste feste,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moy, qui ne pourrois y mesler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pû sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BERENICE.

Seigneur, je n'ay pas crû que, dans une journée
Qui doit avec Cesar unir ma destinée,
Il fust quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux declarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage,
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ay point troublé le cours injurieux;
Je fay plus : à regret je reçoy vos adieux.
Le Ciel sçait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoye
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joye.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus.
Titus vous cherissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre luy-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ay point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiete,
Ce nom qu'à tous momens vostre bouche repete.
Que vous diray-je enfin? je fuis des yeux distraits
Qui, me voyant toûjours, ne me voyoient jamais.
Adieu; je vais, le cœur trop plein de vostre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.

Digitized by Google

Sur tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur,
Madame; le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

Que je le plains! Tant de fidelité,
Madame, meritoit plus de prosperité.
Ne le plaignez-vous pas?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avouë, une douleur secrette.

PHENICE.

Je l'aurois retenu.

BERENICE.

Qui? moy!? le retenir?
J'en dois perdre plûtost jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les rois, et Berenice est reine.

BERENICE.

Le temps n'est plus, Phenice, où je pouvois trembler:
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.

Digitized by Google

Il verra le senat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phenice, as-tu vû la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce senat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur luy seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce presence...
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foy!
Parle: peut-on le voir sans penser, comme moy,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maistre?
Mais, Phenice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entiere en ce même moment
Fait des vœux pour Titus, et par des sacrifices
De son regne naissant celebre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au Ciel, qui le protege, offrir aussi nos vœux.
Aussi-tost, sans l'attendre et sans estre attenduë,
Je reviens le chercher, et, dans cette entrevuë,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens
Inspirent des transports retenus si long-temps.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II

SCENE PREMIERE

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

A-t'on vû de ma part le roy de Comagene?
Sçait-il que je l'attens?

PAULIN.

J'ay couru chez la reine.
Dans son apartement ce prince avoit paru;
Il en estoit sorti lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ay dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Berenice?

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontez,
Charge le Ciel de vœux pour vos prosperitez.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse!
Helas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naist cette tristesse?

Digitized by Google

L'Orient presque entier va fléchir sous sa loy :
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moy.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin, et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voicy le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moy que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entens de tous costez
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautez.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succez attend-on d'un amour si fidelle?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'estre amoureux,
La cour sera toûjours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ay veuë aussi, cette cour peu sincere,
A ses maistres toûjours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Neron approuver les horreurs;
Je l'ay veuë à genoux consacrer ses fureurs.

Digitized by Google

Je ne prens point pour juge une cour idolâtre,
Paulin; je me propose un plus noble theâtre;
Et, sans prester l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par vostre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moy le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ay demandé des oreilles, des yeux.
J'ay mis même à ce prix mon amitié secrette,
J'ay voulu que des cœurs vous fussiez l'interprete,
Qu'au travers des flatteurs vostre sincerité
Fist toûjours jusqu'à moy passer la verité.
Parlez donc. Que faut-il que Berenice espere?
Rome luy sera-t-elle indulgente ou severe?
Dois-je croire qu'assise au trône des Cesars,
Une si belle reine offensast ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son imperatrice.
On sçait qu'elle est charmante, et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains;
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine,
Elle a mille vertus; mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loy qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoist point les fruits illegitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le sçavez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et, quoiqu'à ses Cesars fidelle, obeïssante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,

Digitized by Google

Survit dans tous les cœurs aprés la liberté.
Jules, qui le premier la soûmit à ses armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cleopatre, et, sans se declarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolatrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne desarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eust accablé l'amant et la maistresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Neron,
Monstres dont à regret je cite icy le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loy seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur tout d'estre sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vû le frere,
Des fers de Claudius Felix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obeïsse,
Ces deux reines estoient du sang de Berenice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Cesars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de vostre amour;
Et je ne répons pas avant la fin du jour
Que le senat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise icy ce que je viens de dire,
Et que Rome, avec luy tombant à vos genoux,

Digitized by Google

Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez preparer, Seigneur, vostre réponse.

TITUS.

Helas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir necessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de luy plaire.
J'ay fait plus, je n'ay rien de secret à tes yeux,
J'ay pour elle cent fois rendu graces aux dieux
D'avoir choisi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous luy l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ay même souhaitté la place de mon pere,
Moy, Paulin, qui cent fois, si le sort moins severe
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens :
Tout cela (qu'un amant sçait mal ce qu'il desire!)
Dans l'espoir d'élever Berenice à l'empire,
De reconnoistre un jour son amour et sa foy,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moy.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Aprés mille serments appuyez de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lors qu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin... O Ciel! puis-je le declarer?

Digitized by Google

PAULIN.

Quoy, Seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en separer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ay fait parler, si j'ay voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevast en secret
De confondre un amour qui se taist à regret.
Berenice a long-temps balancé la victoire;
Et, si je panche enfin du costé de ma gloire,
Croy qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde,
Un autre estoit chargé de l'empire du monde;
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moy compte de mes desirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon pere,
Dés que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus desabusé,
Je sentis le fardeau qui m'estoit imposé:
Je connus que bien-tost, loin d'estre à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moy-même,
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'huy ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moy, quel presage pour elle,
Si, dés le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des lois!
Resolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus preparer la triste Berenice;
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ay voulu devant elle en ouvrir le discours,

Digitized by Google

Et dés le premier mot ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'esperois que du moins mon trouble et ma douleur
Luy feroit pressentir nostre commun malheur;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes allarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop merité.
Enfin j'ay ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attens Antiochus pour luy recommander
Ce dépost precieux que je ne puis garder.
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remeine.
Demain Rome avec luy verra partir la reine.
Elle en sera bien-tost instruite par ma voix,
Et je vais luy parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire
Qui par tout aprés vous attacha la victoire.
La Judée asservie et ses rempars fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que vostre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un heros vainqueur de tant de nations
Sçauroit bien, tost ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ay pour ses appas,
Berenice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toûjours la Renommée

Digitized by Google

Avec le même éclat n'a pas semé mon nom;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Neron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Berenice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur?
Je prodiguay mon sang, tout fit place à mes armes:
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour meriter ses vœux:
J'entrepris le bon-heur de mille malheureux;
On vit de toutes parts mes bontez se répandre:
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroistre à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je luy doy tout, Paulin. Recompense cruelle!
Tout ce que je luy dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je luy diray : « Partez, et ne me voyez plus. »

PAULIN.

Hé quoy, Seigneur! hé quoy! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs dont l'excez a surpris le senat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Berenice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande!
Je connoy Berenice, et ne sçay que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimay, je luy plûs. Depuis cette journée
(Dois-je dire funeste, helas! ou fortunée?),
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,

Digitized by Google

Estrangere dans Rome, inconnuë à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien pretendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revoy bien-tost de pleurs toute trempée;
Ma main à les secher est long-temps occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toûjours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et croy toûjours la voir pour la premiere fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin : plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô Ciel! je luy vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moy de le suivre
Je n'examine point si j'y pourray survivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Berenice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah! Paulin!

PAULIN.

Quoy! déja vous semblez reculer!

Digitized by Google

De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne,
Voicy le temps.

TITUS.

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

Ne vous offensez pas si mon zele indiscret
De vostre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moy vostre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment?
Mais, Seigneur (car je sçay que cet ami sincere
Du secret de nos cœurs connoist tout le mystere),
Vostre deuil est fini, rien n'arreste vos pas,
Vous estes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entens que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Helas! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
Vostre amour ne peut-il paroistre qu'au senat?
Ah! Titus! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte,
De quel soin vostre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Estats qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de vostre bouche,

Digitized by Google

Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moy plus souvent et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils devouez à l'empire?
Ce cœur aprés huit jours n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moy quand je vous ay surpris?
Dans vos secrets discours estois-je interessée,
Seigneur? Estois-je au moins presente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, Madame, et j'atteste les dieux
Que toûjours Berenice est presente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoy! vous me jurez une eternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur?
Pourquoy même du Ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne pretend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croiray sur un simple soûpir.

TITUS.

Madame...

BERENICE.

Hé bien, Seigneur? Mais quoy! sans me répondre,
Vous détournez les yeux et semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toûjours la mort d'un pere occupe vostre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous devore?

TITUS.

Plût au Ciel que mon pere, helas, vécust encore!
Que je vivois heureux!

Digitized by Google

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De vostre pieté sont de justes effets;
Mais vos pleurs ont assez honoré sa memoire;
Vous devez d'autres soins à Rome, à vostre gloire:
De mon propre interest je n'ose vous parler.
Berenice autrefois pouvoit vous consoler :
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persecutée,
Vous ay-je pour un mót sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un pere. Helas! foibles douleurs!
Et moy (ce souvenir me fait fremir encore),
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore;
Moy, dont vous connoissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moy qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous...

TITUS.

Madame, helas! que me venez-vous dire?
Quel temps choisissez-vous? Ah! de grace, arrestez!
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontez.

BERENICE.

Pour un ingrat, Seigneur! Et le pouvez-vous estre?
Ainsi donc mes bontez vous fatiguent peut-estre?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puis qu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais ..

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Helas!

Digitized by Google

BERENICE.
Parlez.
TITUS.
Rome... L'empire...
BERENICE.
Hé bien?
TITUS.
Sortons, Paulin, je ne luy puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.
Quoy! me quitter si-tost, et ne me dire rien?
Chere Phenice, helas! quel funeste entretien!
Qu'ay-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?
PHENICE.
Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à vostre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pû le prévenir?
Voyez, examinez.
BERENICE.
Helas! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeller la memoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je voy qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire:
Parle. N'ay-je rien dit qui luy puisse déplaire?
Que sçay-je? J'ay peut-estre avec trop de chaleur
Rabaissé ses presens ou blâmé sa douleur.

Digitized by Google

N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-estre, il craint d'épouser une reine.
Helas! s'il estoit vray... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois;
Cent fois... Ah! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moy, je vivrois, Phenice, et je pourrois penser
Qu'il me neglige, ou bien que j'ay pû l'offenser?
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je croy de ce desordre entrevoir l'origine,
Phenice : il aura sceu tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-estre offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roy de Comagene.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'allarmer
N'est qu'un leger soupçon facile à desarmer;
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah! plût au Ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foy,
Et pust mettre à mes piés plus d'empires que toy;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flâme;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phenice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor luy plaire.
Je me contois trop tost au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOY, Prince! vous partiez? Quelle raison subite
Presse vostre depart ou plûtost vostre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moy la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme vostre ami, que ne puis-je point dire?
De quoy m'accusez-vous? Vous avois-je sans choix
Confondu jusqu'icy dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere:
C'estoit le seul present que je pouvois vous faire;
Et, lors qu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prests à vous chercher?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arreste ma pensée,
Et que tous mes amis s'y presentent de loin
Comme autant d'inconnus dont je n'ay plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'estes necessaire.

Digitized by Google

ANTIOCHUS.

Moy, Seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Helas! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ay pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attens pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter vostre voix.
Je sçay que Berenice, à vos soins redevable,
Croit posseder en vous un ami veritable:
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moy, paroistre à ses yeux?
La reine pour jamais a receu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moy vous luy parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah! parlez-luy, Seigneur, la reine vous adore.
Pourquoy vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de luy faire un aveu si charmant?

Digitized by Google

Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je répons en partant de son obeissance;
Et mesme elle m'a dit que, prest à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux si j'avois à le faire!
Mes transports aujourd'huy s'attendoient d'éclatter;
Cependant aujourd'huy, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, Seigneur?

TITUS.

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hymenée:
D'un espoir si charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je? ô Ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune:
Maistre de l'univers, je regle sa fortune;
Je puis faire les rois, je puis les déposer;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée:
L'éclat du diadême et cent rois pour ayeux
Des-honorent ma flâme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flâmes obscures,
Et Rome avec plaisir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules ceda luy-mesme au torrent qui m'entraîne.

Digitized by Google

Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son depart à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa memoire,
Et, puis qu'il faut ceder, cedons à nostre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pû préparer à ce triste discours;
Et mesme, en ce moment, inquiete, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-luy mon trouble et mon silence.
Sur tout qu'elle me laisse éviter sa presence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens,
Portez-luy mes adieux et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de nostre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de regner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah! Prince, jurez-luy que, toûjours trop fidelle,
Gemissant dans ma cour et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon regne ne sera qu'un long bannissement,
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voïe arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toûjours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos Estats plus voisins l'un de l'autre,

Digitized by Google

L'Euphrate bornera son empire et le vostre.
Je sçay que le senat, tout plein de vostre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à vostre Comagene.
Adieu; ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimeray jusqu'au dernier soupir.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le Ciel s'appreste à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Berenice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moy le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma suprise est extrême:
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et, quand je le croiray, dois-je m'en réjouïr?

ARSACE.

Mais moi-mesme, Seigneur, que faut-il que je croye?
Quel obstacle nouveau s'oppose à vostre joye?
Me trompiez-vous tantost au sortir de ces lieux,
Lors qu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Vostre cœur me contoit son audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler;

Digitized by Google

Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me voi chargé de sa conduite.
Je jouïray long-temps de ses chers entretiens,
Ses yeux mesme pourront s'accoutumer aux miens,
Et peut-estre son cœur fera la difference
Des froideurs de Titus à ma perseverance.
Titus m'accable icy du poids de sa grandeur;
Tout disparoît dans Rome auprés de sa splendeur;
Mais, quoique l'Orient soit plein de sa memoire,
Berenice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout succede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux

ARSACE.

Et pourquoy nous tromper?

ANTIOCHUS.

Quoy! je luy pourrois plaire?
Berenice à mes vœux ne seroit plus contraire?
Berenice d'un mot flatteroit mes douleurs?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier negligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de luy donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissast jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face:
Titus la quitte.

Digitized by Google

ANTIOCHUS.

Helas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verray gémir, je la plaindray moy-même;
Pour fruit de tant d'amour j'auray le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moy.

ARSACE.

Quoy! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Berenice est à vous.
Puis qu'aujourd'huy Titus ne prétend plus luy plaire,
Songez que vostre hymen luy devient necessaire.

ANTIOCHUS.

Necessaire!

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours.
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous: le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, vostre presence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux Estats voisins, qui cherchent à s'unir.
L'interest, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ouy, je respire, Arsace, et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous,
Entrons chez Berenice, et, puis qu'on nous l'ordonne,
Allons luy déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plûtost demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moy,
Arsace, à me charger de ce cruel employ?

Digitized by Google

Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Berenice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah! reine! et qui l'auroit pensé
Que ce mot dust jamais vous estre prononcé?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voïons point; respectons sa douleur:
Assez d'autres viendront luy conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans luy donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voicy, Seigneur. Prenez vostre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

Hé quoy! Seigneur, vous n'estes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous estes déceuë,
Et que c'estoit Cesar que cherchoit vostre veuë.
Mais n'accusez que luy si, malgré mes adieux,

Digitized by Google

De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-estre en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eust de sa cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BERENICE.

De moy, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pû vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BERENICE.

Quoy! Seigneur...

ANTIOCHUS.

Suspendez vostre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment,
Triompheroient peut-estre, et, pleins de confiance,
Cederoient avec joye à vostre impatience.
Mais moy, toûjours tremblant, moy, vous le sçavez bien,
A qui vostre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire,
Et crains vostre douleur plus que vostre colere.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

BERENICE.

O Ciel! quel discours! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à vostre veuë.
Vous voyez devant vous une reine éperduë,

Digitized by Google

Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos,
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si precieux,
Si moy-même jamais je fus chere à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, Madame...

BERENICE.

Quoy! vous craignez si peu de me desobeïr?

ANTIOCHUS.

Je n'ay qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux! quelle violence!
Madame, encore un coup, vous louerez mon silence.

BERENICE.

Prince, dés ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, aprés cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-estre des malheurs où vous n'osez penser.
Je connoy vostre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BERENICE.

Quoy?

Digitized by Google

ANTIOCHUS.

De vous declarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous separer.

BERENICE.

Nous separer! Qui? moy? Titus de Berenice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je luy rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible et genereux
L'amour au desespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ay veu dans le sien. Il pleure, il vous adore;
Mais enfin que luy sert de vous aimer encore?
Une reine est suspecte à l'empire romain:
Il faut vous separer, et vous partez demain.

BERENICE.

Nous separer! Helas! Phenice!

PHENICE.

Hé bien, Madame,
Il faut icy montrer la grandeur de vostre ame.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Aprés tant de sermens, Titus m'abandonner!
Titus qui me juroit... Non, je ne le puis croire
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir:
Ce piege n'est tendu que pour nous desunir.
Titus m'aime, Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux luy parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoy! vous pourriez icy me regarder...

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.

Digitized by Google

Non, je ne vous croy point. Mais, quoy qu'il en puisse estre,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraistre.
(*A Phenice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Helas! pour me tromper je fay ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompay-je point? L'ay-je bien entenduë?
Que je me garde, moy, de paroistre à sa veuë?
Je m'en garderay bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moy n'eust arresté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantost inquiet, égaré;
Je partois amoureux, jaloux, desesperé.
Et maintenant, Arsace, aprés cette défence,
Je partiray peut-estre avec indifference.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moy, je demeureray pour me voir dedaigner?
Des froideurs de Titus je seray responsable?
Je me verray puni parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincerité!
Titus l'aime, dit-elle, et moy je l'ay trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!

Digitized by Google

Et dans quel temps encor? Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival,
Que pour la consoler je le faisois paraistre
Amoureux et constant plus qu'il ne l'est peut-estre.

ARSACE.

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compâtir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons, et de si loin évitons la cruelle
Que de long-temps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours, et partons du moins assurez de sa vie.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

BERENICE, *seule.*

PHENICE ne vient point! Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languissante, abattuë;
La force m'abandonne, et le repos me tuë.
Phenice ne vient point! Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!
Phenice n'aura point de réponse à me rendre:
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Chere Phenice, hé bien! as-tu veu l'empereur?
Qu'a-t'il dit? Viendra-t-il?

Digitized by Google

PHENICE.

Ouy, je l'ay veu, Madame,
Et j'ay peint à ses yeux le trouble de vostre ame.
J'ay vû couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BERENICE.

Vient-il?

PHENICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroistre en ce desordre extrême?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moy relever ces voiles détachez,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachez.
Souffrez que de vos pleurs je repare l'outrage.

BERENICE.

Laisse, laisse, Phenice : il verra son ouvrage.
Et que m'importe, helas! de ces vains ornemens?
Si ma foy, si mes pleurs, si mes gemissemens,
Mais que dis-je, mes pleurs? si ma perte certaine,
Si ma mort toute preste enfin ne le rameine,
Di-moy, que produiront tes secours superflus
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHENICE.

Pourquoy luy faites-vous cet injuste reproche?
J'entens du bruit, Madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement :
Vous l'entretiendrez seul dans vostre apartement.

Digitized by Google

SCENE III.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquietude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude :
Que l'on me laisse.

PAULIN.

O Ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Estat.
Voyons la reine.

SCENE IV.

TITUS, *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Berenice t'attend. Où viens-tu, temeraire?
Tes adieux sont-ils prests? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin, au combat qui pour toi se prepare,
C'est peu d'estre constant, il faut estre barbare.
Soutiendray-je ces yeux dont la douce langueur
Sçait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verray ces yeux armez de tous leurs charmes,
Attachez sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendray-je alors de mon triste devoir?
Pourray-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir »?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.

Digitized by Google

Et pourquoy le percer? Qui l'ordonne? Moi-même:
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Voi-je l'Estat panchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se taist, et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sçait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perseverance,
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait succée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée?
Et, lors que Berenice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah! lâche! fai l'amour, et renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et faï place à des cœurs plus dignes de regner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma memoire?
Depuis huit jours je regne, et jusques à ce jour
Qu'ay-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si precieux quel conte puis-je rendre?

Digitized by Google

Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je sechez? Dans quels yeux satisfaits
Ay-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il veu changer ses destinées?
Sçay-je combien le Ciel m'a conté de journées?
Et, de ce peu de jours si long-temps attendus,
Ah! malheureux! combien j'en ay déja perdus!
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige;
Rompons le seul lien...

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en sortant.*

Non, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy:
Il faut que je le voye. Ah! Seigneur! vous voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne?
Il faut nous separer. Et c'est luy qui l'ordonne!

TITUS.

N'accablez point, Madame, un prince mal-heureux,
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me devore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappellez bien plûtost ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est temps. Forcez vostre amour à se taire,
Et, d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur;

Digitized by Google

Vous-même contre vous fortifiez mon cœur;
Aidez-moy, s'il se peut, à vaincre sa foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous separer.

BERENICE.

Ah! cruel! Est-il temps de me le declarer?
Qu'avez-vous fait? Helas! je me suis cruë aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoûtumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avoüai pour la premiere fois?
A quel excés d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous: « Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous receu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il estoit temps encor: que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consoloient ma misere:
Je pouvois de ma mort accuser vostre pere,
Le peuple, le senat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plûtôt qu'une si chere main.
Leur haine, dés long-temps contre moy déclarée,
M'avoit à mon malheur dés long-temps preparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, receu ce coup cruel
Dans le temps que j'espere un bonheur immortel,
Quand vôtre heureux amour peut tout ce qu'il desire,
Lors que Rome se taist, quand vostre pere expire,

Digitized by Google

Lors que tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ay plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors et me laisser seduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous desunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fust invincible,
Je n'examinois rien, j'esperois l'impossible.
Que sçay-je? J'esperois de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles sembloient renouveller ma flâme.
Tout l'empire parloit. Mais la gloire, Madame,
Ne s'estoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sçay tous les tourmens où ce dessein me livre;
Je sens bien que sans vous je ne sçaurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prest à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre : il faut regner.

BERENICE.

Hé bien, regnez, cruel, contentez vostre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, aprés mille sermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux s'avoüant infidelle,
M'ordonnast elle-même une absence éternelle.
Moy-même j'ay voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me separent de vous,

Digitized by Google

Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Berenice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il conter les jours de mon absence?
Ces jours, si longs pour moy, luy sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'auray pas, Madame, à conter tant de jours.
J'espere que bien-tost la triste Renommée
Vous fera confesser que vous estiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BERENICE.

Ah! Seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous separer?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée:
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoy m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS.

Helas! vous pouvez tout, Madame. Demeurez:
Je n'y resiste point. Mais je sens ma foiblesse:
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraisnent vos appas.
Que dis-je? en ce moment mon cœur, hors de luy-même,
S'oublie et se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prests à se soulever?

TITUS.

Et qui sçait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succedent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?

Digitized by Google

S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
A quoy m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendray-je des lois que je ne puis garder?

BERENICE.

Vous ne contez pour rien les pleurs de Berenice.

TITUS.

Je les conte pour rien! Ah! Ciel! quelle injustice!

BERENICE.

Quoy! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger?
Rome a ses droits, Seigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses interests sont-ils plus sacrez que les nostres?
Dites, parlez.

TITUS.

Helas! Que vous me déchirez!

BERENICE.

Vous estes empereur, Seigneur, et vous pleurez!

TITUS.

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je fremis. Mais enfin, quand j'acceptay l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits:
Il les faut maintenir. Déja plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toûjours à ses ordres soumis:
L'un, jaloux de sa foy, va chez les ennemis
Chercher avec la mort la peine toute preste;
D'un fils victorieux l'autre proscrit la teste;
L'autre avec des yeux secs et presque indifferens
Voit mourir ses deux fils par son ordre expirans.

Digitized by Google

Malheureux! Mais toûjours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sçay qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austerité de toutes leurs vertus,
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne;
Mais, Madame, aprés tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la posterité
Qui sans de grands efforts ne puisse estre imité?

BERENICE.

Non, je croi tout facile à vostre barbarie;
Je vous croi digne, ingrat, de m'arracher la vie:
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moy? j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ay voulu vous pousser jusques à ce refus:
C'en est fait, et bientost vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas icy que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre vostre injustice;
Si, devant que mourir, la triste Berenice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de vostre cœur.
Je sçay que tant d'amour n'en peut estre effacée,
Que ma douleur presente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;
Et, sans me repentir de ma perseverance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

Digitized by Google

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourray survivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoy! n'avez-vous pas
Ordonné dés tantôt qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sçauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sçay que sans pitié vous n'avez pû l'entendre;
Moy-même en la voyant je n'ay pû m'en défendre;
Mais regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'univers vous prepare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Neron, tant detesté,
N'a point à cet excés poussé sa cruauté.
Je ne souffriray point que Berenice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Digitized by Google

PAULIN.

Quoi! Seigneur!

TITUS.

Je ne sçay, Paulin, ce que je dis.
L'excés de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de vôtre renommée.
Déja de vos adieux la nouvelle est semée:
Rome, qui gemissoit, triomphe avec raison;
Tous les temples ouverts fument en vostre nom,
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nuës,
Va par tout de lauriers couronner vos statuës.

TITUS.

Ah! Rome! Ah! Berenice! Ah! prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur? L'aimable Berenice
Va peut-estre expirer dans les bras de Phenice.
Elle n'entend ny pleurs, ny conseil, ny raison;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous luy pouvez arracher cette envie:
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toûjours tournez vers vostre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment:
Je n'y puis resister, ce spectacle me tuë.

Digitized by Google

Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa veuë.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Helas! quel mot puis-je luy dire?
Moi-même en ce moment sçay-je si je respire?

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le senat,
Viennent vous demander au nom de tout l'Estat.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans vostre apartement attend vostre présence.

TITUS.

Je vous entens, grands dieux! Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prest à s'égarer.

PAULIN.

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine,
Allons voir le senat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoy! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome...

Digitized by Google

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espere, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ARSACE, *seul.*

Ou pourray-je trouver ce prince trop fidele?
Ciel, conduisez mes pas et secondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je luy puisse annoncer
Un bonheur où peut-estre il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoye,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joye,
Arsace, rends-en grace à mon seul desespoir.

ARSACE.

La reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

Digitized by Google

ARSACE.

Dés ce soir.
Ses ordres sont donnez. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-temps laissée.
Un genereux dépit succede à sa fureur.
Berenice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son desordre et joüir de sa fuite.
Elle écrit à Cesar.

ANTIOCHUS.

O Ciel! Qui l'auroit crû?
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arreste et l'environne,
Applaudissant aux noms que le senat luy donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens
Qui, le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irresolus.
C'en est fait, et peut-estre il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avouë!
Mais d'un soin si cruel la Fortune me jouë,
J'ay vû tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis,
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en esperant, irriter la Fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

Digitized by Google

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *en entrant.*

Demeurez. Qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Berenice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même
Pour la derniere fois vous voyez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien! voilà l'espoir que tu m'avois rendu,
Et tu vois le triomphe où j'estois attendu.
Berenice partoit justement irritée!
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée!
Qu'ay-je donc fait, grands dieux? Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes momens ne sont qu'un eternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor? Berenice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

Digitized by Google

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Non, je n'écoute rien. Me voilà resoluë.
Je veux partir. Pourquoy vous montrer à ma veuë?
Pourquoy venir encore aigrir mon desespoir?
N'estes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'est plus temps.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BERENICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain,
Et moy j'ay resolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure!
Et pourquoy? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?

Digitized by Google

Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joye,
Tandis que dans les pleurs moy seule je me noye?
Quel crime, quelle offense a pû les animer?
Helas! et qu'ay-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Ecoutez-vous, Madame, une foule insensée?

BERENICE.

Je ne voy rien icy dont je ne sois blessée.
Tout cet apartement preparé par vos soins;
Ces lieux, de mon amour si long-temps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vostre;
Ces festons où nos noms, enlassez l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phenice.

TITUS.

O Ciel! Que vous estes injuste!

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce senat auguste
Qui vient vous applaudir de vostre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté?
Estes-vous pleinement content de vostre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma memoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours:
Avez-vous bien promis de me haïr toûjours?

TITUS.

Non, je n'ay rien promis. Moy, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Berenice!
Ah! dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connoissez-moy, Madame, et, depuis cinq années,
Contez tous les momens et toutes les journées

Digitized by Google

Où par plus de transports et par plus de soupirs
Je vous ay de mon cœur exprimé les desirs:
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fustes aimée avec tant de tendresse,
Et jamais...

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le soûtenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez?
Quoy! dans mon desespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah! cruel! par pitié montrez-moy moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chere idée,
Et laissez-moy du moins partir persuadée
Que, déja de vostre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
(*Il lit une lettre.*)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de vostre amour tout ce que je desire.
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoy! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême?
Vous cherchez à mourir? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.
(*Berenice se laisse tomber sur un siege.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu veritable.
Lors que j'envisageay le moment redoutable
Où, pressé par les loix d'un austere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je preparay mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévû que la moindre partie :
Je croyois ma vertu moins preste à succomber,
Et j'ay honte du trouble où je la voy tomber.
J'ay vu devant mes yeux Rome entiere assemblée,
Le senat m'a parlé; mais mon ame accablée
Ecoutoit sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.
Rome de vostre sort est encore incertaine.
Moy-même à tous momens je me souviens à peine
Si je suis empereur ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînoit, et je venois peut-estre
Pour me chercher moy-même et pour me reconnoistre.
Qu'ay-je trouvé? Je voy la mort peinte en vos yeux;
Je voy pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste veuë,

Digitized by Google

A son dernier excés est enfin parvenuë.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir,
Mais je voy le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'allarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extremité que vous m'ayez reduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
Sans cesse elle presente à mon ame étonnée
L'empire incompatible avec vostre hymenée,
Me dit qu'aprés l'éclat et les pas que j'ay faits,
Je doy vous épouser encor moins que jamais.
Ouy, Madame. Et je doy moins encore vous dire
Que je suis prest pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite;
Vous verriez à regret marcher à vostre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proye,
Il est, vous le savez, une plus noble voye;
Je me suis vû, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un heros et par plus d'un Romain.
Lors que trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette perseverance
Dont le sort s'attachoit à les persecuter
Comme un ordre secret de n'y plus resister.
Si vos pleurs plus long-temps viennent frapper ma veuë,
Si toujours à mourir je vous voy resoluë,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.

Digitized by Google

En l'estat où je suis, je puis tout entreprendre,
Et je ne répons pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BERENICE.

Helas!

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame; et, si je vous suis cher.....

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, Prince, venez, je vous ay fait chercher.
Soyez icy témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je croy tout : je vous connoy tous deux.
Mais connoissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de vostre estime,
Et moy, je puis icy vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ay disputé ce rang;
Je l'ay disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moy, confié l'un et l'autre,
La reine son amour, et vous, Seigneur, le vostre.
La reine, qui m'entend, peut me desavoüer;
Elle m'a vû toûjours, ardent à vous loüer,
Répondre par mes soins à vostre confidence.

Digitized by Google

Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance;
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidelle estoit vostre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il est temps que je vous éclaircisse.
Ouy, Seigneur, j'ay toûjours adoré Berenice.
Pour ne la plus aimer j'ay cent fois combattu.
Je n'ay pû l'oublier, au moins je me suis tû.
De vostre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantost quelque foible esperance;
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignez de pleurs demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moy-même.
Vous estes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous estes rendu, je n'en ay point douté.
Pour la derniere fois je me suis consulté,
J'ay fait de mon courage une épreuve derniere,
Je viens de rappeller ma raison toute entiere:
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds;
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire:
J'y cours. Voilà dequoy j'ay voulu vous instruire.
Ouy, Madame, vers vous j'ay rappellé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prosperitez l'une à l'autre enchaînées!
Ou, s'il vous garde encore un reste de couroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

Digitized by Google

BERENICE, *se levant.*

Arrestez, arrestez! Princes trop genereux,
En quelle extremité me jettez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde ou que je l'envisage,
Par tout du desespoir je rencontre l'image.
Je ne voy que des pleurs, et je n'entens parler
Que de troubles, d'horreurs, de sang prest à couler.
(*A Titus.*)
Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais veû soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Cesars,
N'a point, vous le sçavez, attiré mes regards.
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois estre aimée.
Ce jour, je l'avoûray, je me suis allarmée :
J'ay crû que vostre amour alloit finir son cours.
Je connoy mon erreur, et vous m'aimez toûjours.
Vostre cœur s'est troublé, j'ay veu couler vos larmes.
Berenice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes,
Ni que par vostre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les premices,
Se voye en un moment enlever ses délices.
Je croy, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un veritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivray, je suivray vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur. Regnez : je ne vous verray plus.
(*A Antiochus.*)
Prince, aprés cet adieu, vous jugez bien vous même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.

Digitized by Google

Vivez, et faites-vous un effort genereux.
Sur Titus et sur moy reglez vostre conduite :
Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prest. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*A Titus.*)
Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Helas!

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PLAIDEURS

COMEDIE

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR

QUAND je lûs les *Guespes* d'Aristophane, je ne songeois guere que j'en dûsse faire les *Plaideurs*. J'avouë qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvay quantité de plaisanteries qui me tenterent d'en faire part au public; mais c'estoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenestres, le chien criminel et les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur nostre theatre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que, quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modele si j'avois à faire une comedie, et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la regularité de Menandre et de Terence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'estoit pas une comedie qu'on me demandoit, et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans nostre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis firent commencer une piece qui ne tarda guere à estre achevée.

Cependant la pluspart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragedie.

Digitized by Google

Ceux mêmes qui s'y estoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les regles, et trouverent mauvais que je n'eusse pas songé plus serieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginerent qu'il estoit bien-séant à eux de s'y ennuyer, et que les matieres de Palais ne pouvoient pas estre un sujet de divertissement pour des gens de cour. La piece fut bien-tost aprés jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouïr, et ceux qui avoient crû se deshonorer de rire à Paris furent peut-estre obligez de rire à Versailles pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la verité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangere qu'à personne, et je n'en ay employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procés que ni mes juges ni moy n'avons jamais bien entendu.

Si j'apprehende quelque chose, c'est que des personnes un peu serieuses ne traitent de badineries le procés du chien et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Atheniens sçavoient apparemment ce que c'estoit que le sel attique, et ils estoient bien seurs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moy, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les juges de l'Areopage n'auroient pas peut-estre trouvé bon qu'il eust marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secretaires et les forfanteries de leurs avocats. Il estoit à propos d'outrer un peu les personnages pour les empescher de se reconnoistre. Le public ne laissoit pas de discerner le vray au travers du ridicule, et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé que si l'on avoit mis sur la sellette un veritable criminel et qu'on eust interessé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoy qu'il en soit, je puis dire que nostre siecle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, et que, si le but de ma comedie estoit de faire rire, jamais comedie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand

Digitized by Google

honneur d'avoir assez long-temps réjouï le monde ; mais je me sçay quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnestes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la pluspart de nos écrivains, et qui font retomber le theatre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avoient tiré.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cette folle comédie est la seule de ce temps qui vive, non plus seulement des mœurs, mais une institution....

La forme des Plaideurs est unique. Elle est beaucoup plus "actuelle" comme nous disions aujourd'hui que celle de Molière. Les Plaideurs sont la première comédie (selon, j'en suis très sûr) où le poète tira des effets pittoresques ou comiques de certaines irrégularités voulues ou particularités de versification : enjambements,

Digitized by Google

dislocations des vers, des rimes en calembours... Au reste, toute la versification des *Plaideurs* est une joie. —

Jules Lemaître.

LES PLAIDEURS

Digitized by Google

ACTEURS

DANDIN, juge.
LEANDRE, fils de Dandin.
CHICANNEAU, bourgeois.
ISABELLE, fille de Chicanneau.
LA COMTESSE.
PETIT JEAN, portier.
L'INTIMÉ, secretaire.
LE SOUFFLEUR.

La scene est dans une ville de basse Normandie.

Digitized by Google

LES PLAIDEURS

COMEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

PETIT JEAN, *traînant un gros sac de procés.*

Ma foy, sur l'avenir bien fou qui se fira :
Tel qui rit vendredy dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour estre suisse.
Tous ces Normans vouloient se divertir de nous.
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups :
Tout Picard que j'estois, j'estois un bon apostre,
Et je faisois claquer mon foüet tout comme un autre.

Digitized by Google

Tous les plus gros monsieurs me parloient chapeau bas :
« Monsieur de Petit Jean », ah ! gros comme le bras.
Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foy, j'estois un franc portier de comedie :
On avoit beau heurter et m'oster son chapeau,
On n'entroit point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse, et ma porte estoit close.
Il est vray qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.
Nous contions quelquefois. On me donnoit le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avoit le cœur trop au métier ;
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier ;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eust voulu croire,
Il y seroit couché sans manger et sans boire.
Je luy disois parfois : « Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin :
Qui veut voyager loin ménage sa monture.
Beuvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu conte. Il a si bien veillé
Et si bien fait qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns aprés les autres.
Il marmote toûjours certaines patenostres
Où je ne comprens rien. Il veut, bongré, malgré,
Ne se coucher qu'en robbe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la teste à son coq, de colere,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire :
Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrest, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on luy parle d'affaire.

Digitized by Google

Il nous le fait garder jour et nuit, et de prés.
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sçait s'il est allaigre.
Pour moy, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étens et ne fais que baailler.
Mais veille qui voudra, voicy mon oreiller.
Ma foy, pour cette nuit, il faut que je m'en donne :
Pour dormir dans la ruë on n'offense personne.
Dormons.

SCENE II.

L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

L'INTIMÉ.

Ay, Petit Jean ! Petit Jean !

PETIT JEAN.

L'Intimé !
Il a déja bien peur de me voir enrumé.

L'INTIMÉ.

Que diable ! si matin que fais-tu dans la ruë ?

PETIT JEAN.

Est-ce qu'il faut toûjours faire le pié de gruë ?
Garder toûjours un homme et l'entendre crier ?
Quelle gueule ! Pour moy, je croy qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon !

PETIT JEAN.

Je luy disois donc, en me grattant la teste,
Que je voulois dormir. « Presente ta requeste
Comme tu veux dormir », m'a-t-il dit gravement.

Digitized by Google

Je dors en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment bon soir? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entens du bruit au dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN, *à la fenestre.*

Petit Jean! l'Intimé!

L'INTIMÉ, *à Petit Jean.*

Paix!

DANDIN.

Je suis seul icy.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu mercy!
Si je leur donne temps, il pourront comparestre.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenestre.
Hors de Cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute!

PETIT JEAN.

Ho! Monsieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur! au voleur!

PETIT JEAN.

Ho! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte! l'on me tuë!

Digitized by Google

SCENE IV.

LEANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

LEANDRE.

Viste un flambeau. J'entens mon pere dans la ruë.
Mon pere, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT JEAN.

Ma foy, je ne dors gueres.

LEANDRE.

Que de sacs! Il en a jusques aux jarretieres.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procés j'ay fait provision.

LEANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LEANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon pere?

DANDIN.

A l'audiance.

LEANDRE.

Non, mon pere, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.

Digitized by Google

Dormez chez vous, chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade;
Et, pour vostre santé...

DANDIN.

Je veux estre malade.

LEANDRE.

Vous ne l'estes que trop. Donnez-vous du repos.
Vous n'avez tantost plus que la peau sur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah! sur toy tu veux regler ton pere.
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chere,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galans,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
L'argent ne nous vient pas si viste que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robbe vous fait honte : un fils de juge! ah! fy!
Tu fais le gentilhomme. Hé! Dandin, mon ami,
Regarde, dans ma chambre et dans ma garderobbe,
Les portraits des Dandins : tous ont porté la robbe,
Et c'est le bon parti. Compare, prix pour prix,
Les estrennes d'un juge à celles d'un marquis;
Atten que nous soyons à la fin de decembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu veû, je dis des plus hupez,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupez,
Le manteau sur le nés ou la main dans la poche,
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche?
Voilà comme on les traitte. Hé! mon pauvre garçon,
De ta défunte mere est-ce là la leçon?
La pauvre Babonnette! Helas! lors que j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule audiance.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,

Digitized by Google

Et Dieu sçait bien souvent ce qu'elle en rapporta
Elle eust du buvetier emporté les serviettes
Plûtost que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LEANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon pere. Petit Jean, remenez vostre maistre,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenestre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT JEAN.

Faites donc mettre au moins des gardefous là haut.

DANDIN.

Quoy! l'on me menera coucher sans autre forme?
Obtenez un arrest comme il faut que je dorme.

LEANDRE.

Hé! par provision, mon pere, couchez-vous.

DANDIN.

J'iray, mais je m'en vais vous faire enrager tous:
Je ne dormiray point.

LEANDRE.

Hé bien, à la bonne heure!
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCENE V.

LEANDRE, L'INTIMÉ.

LEANDRE.

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ.

Quoy! vous faut-il garder?

Digitized by Google

LEANDRE.

J'en aurois bon besoin.
J'ay ma folie, helas! aussi bien que mon pere.

L'INTIMÉ.

Ho! vous voulez juger?

LEANDRE.

Laissons là le mystere.
Tu connois ce logis?

L'INTIMÉ.

Je vous entens enfin.
Diantre! l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute d'Isabelle.
Je vous l'ay dit cent fois, elle est sage, elle est belle;
Mais vous devez songer que monsieur Chicanneau
De son bien en procez consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point? Je crois qu'à l'audiance
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprés de son juge il s'est venu loger.
L'un veut plaider toûjours, l'autre toûjours juger;
Et c'est un grand hazard s'il conclud vostre affaire
Sans plaider le curé, le gendre et le notaire.

LEANDRE.

Je le sçay comme toy; mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ.

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire preste.

LEANDRE.

Hé! cela ne va pas si viste que ta teste.
Son pere est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'estre huissier, sergent ou procureur,
On ne voit point sa fille; et la pauvre Isabelle,

Digitized by Google

Invisible et dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée et son bien en procés.
Il la ruïnera si l'on le laisse faire.
Ne connoistrois-tu point quelque honneste faussaire
Qui servist ses amis, en le payant s'entend,
Quelque sergent zelé?

L'INTIMÉ.

Bon! l'on en trouve tant!

LEANDRE.

Mais encor?

L'INTIMÉ.

Ah! Monsieur, si feu mon pauvre pere
Estoit encor vivant, c'estoit bien vostre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois:
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.
Il vous eust arresté le carrosse d'un prince;
Il vous l'eust pris luy-mesme; et, si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon pere pour sa part en emboursoit dix-neuf.
Mais dequoy s'agit-il? Suis-je pas fils de maistre?
Je vous serviray.

LEANDRE.

Toy?

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent peut-estre.

LEANDRE.

Tu porterois au pere un faux exploit?

L'INTIMÉ.

Hon, hon!

LEANDRE.

Tu rendrois à la fille un billet?

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Pourquoy non?
Je suis des deux mestiers.

LEANDRE.

Vien, je l'entens qui crie.
Allons à ce dessein resver ailleurs.

SCENE VI.

CHICANNEAU, *allant et revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendray bientost.
Qu'on ne laisse monter aucune ame là-haut;
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prens-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais luy gouster mon vin.
Ah! donne luy ce sac qui pend à ma fenestre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-estre
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moy lors que j'en ay besoin:
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte;
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANNEAU.

Peut-on voir monsieur?

PETIT JEAN, *refermant la porte.*

Non.

Digitized by Google

CHICANNEAU.

Pourroit-on
Dire un mot à monsieur son secretaire?

PETIT JEAN.

Non.

CHICANNEAU.

Et monsieur son portier?

PETIT JEAN.

C'est moy-mesme.

CHICANNEAU.

De grace,
Beuvez à ma santé, Monsieur.

PETIT JEAN.

Grand bien vous fasse!
Mais revenez demain.

CHICANNEAU.

Hé! rendez donc l'argent!
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ay vû que les procés ne donnoient point de peine,
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais, aujourd'huy, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.
Mais j'apperçoy venir madame la comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCENE VII.

CHICANNEAU, LA COMTESSE.

CHICANNEAU.

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien! l'ay-je pas dit?

Digitized by Google

Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANNEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours je ne luy puis parler.

CHICANNEAU.

Ma partie est puissante, et j'ay lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Aprés ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANNEAU.

Si pourtant j'ay bon droit.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, quel arrest!

CHICANNEAU.

Je m'en rapporte à vous. Ecoutez, s'il vous plaist.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sçachiez, Monsieur, la perfidie.

CHICANNEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die...

CHICANNEAU.

Voicy le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré certain asnon passa,
S'y veautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formay ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'asnon. Un expert est nommé,
A deux bottes de foin le dégast estimé.
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle

Digitized by Google

Nous sommes renvoyez hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audiance on poursuit un arrest,
Remarquez bien cecy, Madame, s'il vous plaist,
Nostre ami Drolichon, qui n'est pas une beste,
Obtient pour quelque argent un arrest sur requeste,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon chicanneur s'oppose à l'execution.
Autre incident : tandis qu'au procés on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poulle en un jour.
Le tout joint au procés, enfin, et toute chose
Demeurant en estat, on appointe la cause
Le cinquiéme ou sixiéme avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquestes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procés-verbaux.
J'obtiens lettres royaux et je m'inscris en faux.
Quatorze apointemens, trente exploits, six instances,
Six-vingt productions, vingt arrests de défences,
Arrest enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimez environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge,
Aprés quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge :
La requeste civile est ouverte pour moy;
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voy,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plust à Dieu!

CHICANNEAU.

J'y brûleray mes livres.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Je....

CHICANNEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procés alloient estre finis.
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits :
L'un contre mon mary, l'autre contre mon pere,
Et contre mes enfans. Ah! Monsieur, la misere!
Je ne sçay quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrest par lequel, moy vestuë et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANNEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANNEAU.

Certes, le trait est noir.
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au desespoir.

CHICANNEAU.

Comment! lier les mains aux gens de vostre sorte?
Mais cette pension, Madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnestement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANNEAU.

Des chicanneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot? Mais, s'il vous plaist, Madame,
Depuis quand plaidez-vous?

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas.
Depuis trente ans au plus.

CHICANNEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Helas!

CHICANNEAU.

Et quel âge avez-vous? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque soixante ans.

CHICANNEAU.

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendray ma chemise, et je veux rien ou tout.

CHICANNEAU.

Madame, écoutez-moi. Voicy ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous croi comme mon propre pere.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Oh! oui, Monsieur, j'iray.

CHICANNEAU.

Me jetter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetteray.
Je l'ay bien resolu.

CHICANNEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANNEAU.

Avez-vous dit, Madame?

LA COMTESSE.

Ouï.

CHICANNEAU.

J'irois sans façon
Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Helas! que ce monsieur est bon!

CHICANNEAU.

Si vous parlez toûjours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah! que vous m'obligez! je ne me sens pas d'aise.

CHICANNEAU.

J'irois trouver mon juge, et luy dirois.....

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANNEAU.

Voy!
Et luy dirois : « Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

CHICANNEAU.

Liez-moy.»

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point estre liée.

CHICANNEAU.

A l'autre!

LA COMTESSE.

Je ne la seray point.

Digitized by Google

CHICANNEAU.

Quelle humeur est la vostre!

LA COMTESSE.

Non.

CHICANNEAU.

Vous ne sçavez pas, Madame, où je viendray.

LA COMTESSE.

Je plaideray, Monsieur, ou bien je ne pourray.

CHICANNEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANNEAU.

Enfin, quand une femme en teste a sa folie...

LA COMTESSE.

Fou vous mesme!

CHICANNEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoy me lier?

CHICANNEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous! il se rend familier.

CHICANNEAU.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Un crasseux qui n'a que sa chicanne
Veut donner des avis!

CHICANNEAU.

Madame!

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Avec son asne !

CHICANNEAU.

Vous me poussez !

LA COMTESSE.

Bonhomme, allez garder vos foins.

CHICANNEAU.

Vous m'excedez !

LA COMTESSE.

Le sot !

CHICANNEAU.

Que n'ai-je des témoins !

SCENE VIII.

PETIT JEAN, LA COMTESSE, CHICANNEAU.

PETIT JEAN.

Voyez le beau sabbat qu'ils font à nostre porte !
Messieurs, allez plus loin tempester de la sorte.

CHICANNEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que monsieur est un sot.

CHICANNEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT JEAN.

Ah ! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à luy de me traiter de folle !

Digitized by Google

PETIT JEAN.

Folle ! Vous avez tort. Pourquoy l'injurier ?

CHICANNEAU.

On la conseille.

PETIT JEAN.

Oh !

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT JEAN.

Oh ! Monsieur !

CHICANNEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle ?

PETIT JEAN.

Oh ! Madame !

LA COMTESSE.

Qui ? moy ! souffrir qu'on me querelle ?

CHICANNEAU.

Une crieuse !

PETIT JEAN.

Hé ! paix.

LA COMTESSE.

Un chicanneur !

PETIT JEAN.

Hola !

CHICANNEAU.

Qui n'ose plus plaider !

LA COMTESSE.

Que t'importe cela
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur ?

CHICANNEAU.

Et bon, et bon, de par le diable !
Un sergent, un sergent !

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Un huissier, un huissier !

PETIT JEAN.

Ma foy, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II

SCENE PREMIERE

LEANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire.
Puis que je fais l'huissier, faites le commissaire.
En robbe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs vostre perruque blonde :
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde?
Hé! lors qu'à vostre pere ils vont faire leur cour,
A peine seulement sçavez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse,
Qui, dés qu'elle me void, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour monsieur Chicanneau,
Et le fait assigner pour certaine parolle,
Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excés
Et blasphemes, toûjours l'ornement des procés?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage.
Ay-je bien d'un sergent le port et le visage?

Digitized by Google

LEANDRE.

Ah! fort bien.

L'INTIMÉ.

Je ne sçay, mais je me sens enfin
L'ame et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoy qu'il en soit, voicy l'exploit et vostre lettre
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais, pour faire signer le contract que voicy,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez icy.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en presence du pere.

LEANDRE.

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ.

Le pere aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

SCENE II.

L'INTIMÉ, ISABELLE.

ISABELLE.

Qui frappe?

L'INTIMÉ.

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monsieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiselle,
C'est un petit exploit que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

Digitized by Google

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moy, je n'y puis rien comprendre.
Mon pere va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas icy, Mademoiselle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, Mademoiselle, est mis sous vostre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute:
Sans avoir de procés, je sçay ce qu'il en coûte;
Et, si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moy,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre employ.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez...

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE.

Chanson!

L'INTIMÉ.

C'est une lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

C'est de monsieur...

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Leandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de monsieur...

L'INTIMÉ.

Que diable! on a bien de la peine
A se faire écouter! Je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah! l'Intimé, pardonne à mes sens étonnez.
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on vostre porte?

ISABELLE.

Hé! donne donc!

L'INTIMÉ.

La peste!...

ISABELLE.

Oh! ne donnez donc pas.
Avec vostre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si pronte.

Digitized by Google

SCENE III.

CHICANNEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANNEAU.

Ouy! je suis donc un sot, un voleur, à son conte!
Un sergent s'est chargé de la remercier,
Et je luy vais servir un plat de mon mestier.
Je serois bien fâché que ce fust à refaire,
Ny qu'elle m'envoyast assigner la premiere.
Mais un homme icy parle à ma fille. Comment!
Elle lit un billet? Ah! c'est de quelque amant!
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton maistre est-il sincere?
Le croiray-je?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que vostre pere,
(*Apercevant Chicanneau.*)
Il se tourmente. Il vous... fera voir aujourd'huy
Que l'on ne gagne rien à plaider contre luy.

ISABELLE.

C'est mon pere! Vraiment, vous leur pouvez apprendre
Que, si l'on nous poursuit, nous sçaurons nous défendre.
Tenez, voilà le cas qu'on fait de vostre exploit.

CHICANNEAU.

Comment! c'est un exploit que ma fille lisoit!
Ah! tu seras un jour l'honneur de ta famille.
Tu défendras ton bien. Vien, mon sang, vien, ma fille.
Va, je t'acheteray le *Praticien françois*.
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

Digitized by Google

ISABELLE.

Au moins dites-leur bien que je ne les crains guere:
Ils me feront plaisir; je les mets à pis faire.

CHICANNEAU.

Hé! ne te fâche point.

ISABELLE.

Adieu, Monsieur.

SCENE IV.

CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Or çà,
Verbalisons.

CHICANNEAU.

Monsieur, de grace, excusez-la:
Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voicy les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANNEAU.

Je les liray bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant.
J'en ay sur moy copie.

CHICANNEAU.

Ah! le trait est touchant.
Mais, je ne sçay pourquoy, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, Monsieur, vostre visage.
Je connoy force huissiers.

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moy,
Je m'acquitte assez bien de mon petit employ.

CHICANNEAU.

Soit. Pour qui venez-vous?

L'INTIMÉ.

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son ame
Voudroit que vous vinssiez, à ma sommation,
Luy faire un petit mot de reparation.

CHICANNEAU.

De reparation? Je n'ay blessé personne.

L'INTIMÉ.

Je le croy: vous avez, Monsieur, l'ame trop bonne.

CHICANNEAU.

Que demandez-vous donc?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monsieur,
Que devant des témoins vous luy fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage et point extravagante.

CHICANNEAU.

Parbleu, c'est ma comtesse.

L'INTIMÉ.

Elle est vostre servante.

CHICANNEAU.

Je suis son serviteur.

L'INTIMÉ.

Vous estes obligeant,
Monsieur.

CHICANNEAU.

Ouy, vous pouvez l'assurer qu'un sergent

Digitized by Google

Luy doit porter pour moy tout ce qu'elle demande.
Hé quoy donc! Les battus, ma foy, paîront l'amende!
Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixiéme janvier.*
Pour avoir faussement dit qu'il faloit lier,
Estant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cœtera,
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame, et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistez d'un notaire,
Zeste, *ledit Hierosme avoûra hautement*
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.

LE BON. C'est donc le nom de vostre Seigneurie?

L'INTIMÉ.

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANNEAU.

Le Bon? Jamais exploit ne fut signé LE BON.
Monsieur le Bon!

L'INTIMÉ

Monsieur.

CHICANNEAU.

Vous estes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moy, je suis fort honneste homme.

CHICANNEAU.

Mais fripon le plus franc qui soit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis pas pour vous desavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANNEAU.

Moy payer? En soufflets.

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Vous estes trop honneste.
Vous me le paîrez bien.

CHICANNEAU.

Oh! tu me romps la teste.
Tien, voilà ton paîment.

L'INTIMÉ.

Un soufflet! Ecrivons.
Lequel Hierosme, aprés plusieurs rebellions,
Auroit atteint, frapé, moy sergent, à la jouë,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la bouë.

CHICANNEAU.

Ajoûte cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'est de l'argent contant :
J'en avois bien besoin. *Et, de ce non content,*
Auroit avec le pied reïteré. Courage!
Outre plus, le susdit seroit venu, de rage,
Pour lacerer ledit present procés verbal.
Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANNEAU.

Coquin!

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaise.
Quelques coups de baston, et je suis à mon aise.

CHICANNEAU.

Ouy-dà! Je verray bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tost donc,
Frappez : j'ay quatre enfans à nourrir.

Digitized by Google

CHICANNEAU.

Ah! pardon!
Monsieur, pour un sergent je ne pouvois vous prendre;
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je sçauray reparer ce soupçon outrageant.
Ouy, vous estes sergent, Monsieur, et tres-sergent.
Touchez là. Vos pareils sont gens que je revere,
Et j'ay toûjours esté nourri par feu mon pere
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des sergens.

L'INTIMÉ.

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANNEAU.

Monsieur, point de procés!

L'INTIMÉ.

Serviteur! Contumace,
Baston levé, soufflet, coup de pied. Ah!

CHICANNEAU.

De grace,
Rendez-les-moy plûtost.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils soient receus.
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCENE V.

LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Voicy fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur, vostre presence est icy necessaire.
Tel que vous me voyez, Monsieur icy present
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit present.

Digitized by Google

LEANDRE.

A vous, Monsieur?

L'INTIMÉ.

A moy, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LEANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tastez plûtost:
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LEANDRE.

Pris en flagrant délit. Affaire criminelle.

CHICANNEAU.

Foin de moy!

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soy disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on luy feroit plaisir, et que d'un œil content
Elle nous défioit.

LEANDRE.

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANNEAU.

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.
Si j'en connoy pas un, je veux estre étranglé.

LEANDRE.

Comment! battre un huissier! Mais voicy la rebelle.

Digitized by Google

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnoissez?

LEANDRE.

Hé bien, Mademoiselle,
C'est donc vous qui tantost braviez nostre officier,
Et qui si hautement osez nous défier?
Vostre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LEANDRE, *à l'Intimé.*

Ecrivez. Et vostre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANNEAU.

Elle en a quelque peu davantage;
Mais n'importe.

LEANDRE.

Estes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Vous riez? Ecrivez qu'elle a ri.

CHICANNEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

Digitized by Google

LEANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHICANNEAU.

Hé! je n'y pensois pas.
Prens bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LEANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à vostre aise,
On ne veut pas rien faire icy qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçû de l'huissier que voilà
Certain papier tantost?

ISABELLE.

Ouy, Monsieur.

CHICANNEAU.

Bon cela!

LEANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire?

ISABELLE.

Monsieur, je l'ay lû.

CHICANNEAU.

Bon.

LEANDRE.

Continuez d'écrire.
Et pourquoy l'avez-vous déchiré?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon pere ne prist l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffast le sang à sa lecture.

CHICANNEAU.

Et tu fuis les procés? C'est méchanceté pure.

LEANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

Digitized by Google

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colere.

LEANDRE.

Ecrivez.

CHICANNEAU.

Je vous di qu'elle tient de son pere.
Elle répond fort bien.

LEANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robbe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robbe toûjours m'avoit choqué la veuë;
Mais cette aversion à present diminuë.

CHICANNEAU.

La pauvre enfant! Va, va, je te marîray bien
Dés que je le pourray, s'il ne m'en couste rien.

LEANDRE.

A la justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je feray tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, faites signer.

LEANDRE.

Dans les occasions
Soûtiendrez-vous au moins vos dépositions?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LEANDRE.

Signez. Cela va bien, la Justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, Monsieur?

Digitized by Google

CHICANNEAU.

Oui-dà, gaiement;
A tout ce qu'elle a dit je signe aveuglement.

LEANDRE, *à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succés est conforme :
Il signe un bon contract écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANNEAU.

Que luy dit-il? Il est charmé de son esprit.

LEANDRE.

Adieu. Soyez toûjours aussi sage que belle,
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez-elle.
Et vous, Monsieur, marchez.

CHICANNEAU.

Où, Monsieur?

LEANDRE.

Suivez-moy.

CHICANNEAU.

Où donc?

LEANDRE.

Vous le sçaurez. Marchez, de par le Roy.

CHICANNEAU.

Comment!

SCENE VII.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU.

PETIT JEAN.

Holà, quelqu'un n'a-t-il point veu mon maître?
Quel chemin a-t-il pris? la porte ou la fenestre?

Digitized by Google

LEANDRE.

A l'autre!

PETIT JEAN.

Je ne sçay qu'est devenu son fils;
Et, pour le pere, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandoit sans cesse ses épices,
Et j'ay tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boëte au poivre; et luy, pendant cela,
Est disparu.

SCENE VIII.

DANDIN, LEANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN.

Paix! paix! que l'on se taise là.

LEANDRE.

Hé! grand Dieu!

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foy, dans les gouttieres.

DANDIN.

Quelles gens estes-vous? Quelles sont vos affaires?
Qui sont ces gens en robbe? Estes-vous avocats?
Çà, parlez.

PETIT JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eû le soin de voir mon secretaire?
Allez luy demander si je sçay vostre affaire.

LEANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur vostre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

Digitized by Google

PETIT JEAN.

Ho! ho! Monsieur.

LEANDRE.

Tai-toy, sur les yeux de ta teste,
Et suy-moi.

SCENE IX.

DANDIN, CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

DANDIN.

Depeschez. Donnez vostre requeste.

CHICANNEAU.

Monsieur, sans vostre aveu l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé! mon Dieu! j'apperçoi Monsieur dans son grenier.
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audiance,
Le champ vous est ouvert.

CHICANNEAU.

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie, et je venois icy
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANNEAU ET LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon averse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu! je me veux mettre aussi de la partie.

CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens icy pour un petit exploit.

Digitized by Google

CHICANNEAU.

Hé! Messieurs! tour à tour exposons nostre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

DANDIN.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

CHICANNEAU, L'INTIMÉ, LA COMTESSE.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ, *continuant.*

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ay reçû plus qu'eux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monsieur, Pere Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je suis bâtard de vostre apotiquaire.

DANDIN.

Vos qualitez?

LA COMTESSE.

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANNEAU.

Bourgeois.

Messieurs...

DANDIN.

Parlez toûjours, je vous entens tous trois.

CHICANNEAU.

Monsieur...

L'INTIMÉ.

Bon, le voilà qui fausse compagnie.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Helas!

CHICANNEAU.

Hé quoy! déja l'audiance est finie?
Je n'ay pas eu le temps de luy dire deux mots.

SCENE X.

CHICANNEAU, LEANDRE *sans robbe*, ETC.

LEANDRE.

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANNEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LEANDRE.

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANNEAU.

Hé! pourquoy? J'auray fait en une petite heure,
En deux heures au plus.

LEANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien-fait de fermer la porte à ce crieur.
Mais moy...

LEANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho! Monsieur, j'entreray.

LEANDRE.

Peut-estre.

LA COMTESSE.

J'en suis seure.

Digitized by Google

LEANDRE.

Par la fenestre donc?

LA COMTESSE.

Par la porte.

LEANDRE.

Il faut voir.

CHICANNEAU.

Quand je devrois icy demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

PETIT JEAN, LEANDRE, CHICANNEAU, ETC.

PETIT JEAN, *à Leandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu! je l'ay fourré dans nostre sale basse,
Tout auprés de la cave.

LEANDRE.

En un mot comme en cent,
On ne voit point mon pere.

CHICANNEAU.

Hé bien donc! Si pourtant
Sur toute cette affaire il faut que je le voïe...
(*Dandin paroît par le soupirail.*)
Mais que vois-je? Ah! c'est luy que le Ciel nous renvoïe!

LEANDRE.

Quoi! par le soupirail?

PETIT JEAN.

Il a le diable au corps.

CHICANNEAU.

Monsieur...

Digitized by Google

DANDIN.

L'impertinent! Sans luy j'étois dehors.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Retirez-vous, vous estes une beste.

CHICANNEAU.

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN.

Vous me rompez la teste.

CHICANNEAU.

Monsieur, j'ay commandé...

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANNEAU.

Que l'on portast chez vous...

DANDIN.

Qu'on le meine en prison.

CHICANNEAU.

Certain cartaut de vin.

DANDIN.

Hé! je n'en ay que faire.

CHICANNEAU.

C'est de tres-bon muscat.

DANDIN.

Redites vostre affaire.

LEANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer icy de tous costez.

LA COMTESSE.

Monsieur, il vous va dire autant de faussetez.

CHICANNEAU.

Monsieur, je vous di vray.

Digitized by Google

DANDIN.

Mon Dieu! laissez-la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moy.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moy.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay! ay!

CHICANNEAU.

Vous m'entraisnez, ma foy!
Prenez garde, je tombe.

PETIT JEAN.

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavez.

LEANDRE.

Viste, que l'on y vole;
Courez à leur secours. Mais au moins je prétens
Que monsieur Chicanneau, puis qu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'huy. L'Intimé, prens-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le soupirail.

LEANDRE.

Va viste, je le garde.

Digitized by Google

SCENE XII.

LA COMTESSE, LEANDRE.

LA COMTESSE.

Miserable! il s'en va luy prevenir l'esprit.
(*Par le soupirail.*)
Monsieur, ne croïez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins. C'est un menteur.

LEANDRE.

Madame,
Que leur contez-vous là? Peut-estre ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il luy fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LEANDRE.

Oh! non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le voy bien, Monsieur, le vin muscat opere
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du pere.
Patience! Je vais protester comme il faut
Contre monsieur le juge et contre le cartaut.

LEANDRE.

Allez donc, et cessez de nous rompre la teste.
Que de fous! Je ne fus jamais à telle feste.

SCENE XIII.

DANDIN, L'INTIMÉ, LEANDRE.

L'INTIMÉ.

Monsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en danger,
Et vous boittez tout bas.

Digitized by Google

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Comment, mon pere ! Allons, permettez qu'on vous panse.
Viste, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audiance.

LEANDRE.

Hé ! mon pere, arrestez...

DANDIN.

Ho ! je vois ce que c'est :
Tu pretens faire icy de moy ce qui te plaist ;
Tu ne gardes pour moy respect ni complaisance ;
Je ne puis prononcer une seule sentence.
Acheve, prens ce sac, prens viste.

LEANDRE.

Hé ! doucement,
Mon pere. Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous estes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous.
Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point icy de la magistrature.
Vois-tu, je ne veux point estre un juge en peinture.

LEANDRE.

Vous serez au contraire un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiances.
Tout vous sera chez vous matiere de sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amande, ou, s'il le casse, au foüet.

Digitized by Google

DANDIN.

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paîra? Personne?

LEANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN.

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LEANDRE.

Contre un de vos voisins...

SCENE XIV.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

Arreste! arreste! attrape!

LEANDRE.

Ah! c'est mon prisonnier sans doute qui s'échappe.

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT JEAN.

Tout est perdu... Citron...
Vôtre chien... vient là bas de manger un chapon.
Rien n'est seur devant luy: ce qu'il trouve, il l'emporte.

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main forte.
Qu'on se mette aprés luy. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

Digitized by Google

LEANDRE.

Çà, mon pere, il faut faire un exemple authentique:
Jugez severement ce voleur domestique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut de part et d'autre avoir un avocat.
Nous n'en avons pas un.

LEANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà vostre portier et vostre secretaire;
Vous en ferez, je croi, d'excellens avocats :
Ils sont fort ignorans.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormiray Monsieur tout aussi bien qu'un autre.

PETIT JEAN.

Pour moy, je ne sçay rien; n'attendez rien du nostre.

LEANDRE.

C'est ta premiere cause, et l'on te la fera.

PETIT JEAN.

Mais je ne sçay pas lire.

L'INTIMÉ.

Hé! l'on te soufflera.

DANDIN.

Allons nous préparer. Çà, Messieurs, point d'intrigue;
Fermons l'œil aux presens, et l'oreille à la brigue.
Vous, maistre Petit Jean, serez le demandeur.
Vous, maistre l'Intimé, soyez le défendeur.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III

SCENE PREMIERE

CHICANNEAU, LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANNEAU.

Ouy, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LEANDRE.

Oui, je croy tout cela;
Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous pretendez les pousser l'un et l'autre;
Vous troublerez bien moins leur repos que le vostre.
Les trois quarts de vos biens sont déja dépensez
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassez;
Et, dans une poursuite à vous-mesme contraire...

CHICANNEAU.

Vraiment, vous me donnez un conseil salutaire,
Et devant qu'il soit peu je veux en profiter;
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.
Puis que monsieur Dandin va donner audiance,
Je vais faire venir ma fille en diligence.

Digitized by Google

On peut l'interroger, elle est de bonne foy,
Et mesme elle sçaura mieux répondre que moy.

LEANDRE.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme!

SCENE II.

LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

LEANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice;
Mais mon pere est un homme à se desesperer,
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ay mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voicy tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIMÉ, PETIT JEAN, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Çà, qu'estes-vous icy?

LEANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN.

Vous?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur memoire troublée.

Digitized by Google

DANDIN.

Je vous entens. Et vous?

LEANDRE.

Moi? Je sui l'assemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs...

PETIT JEAN.

Ho! prenez-le plus bas:
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

O! Mes...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT JEAN.

Oh! Monsieur, je sçay bien à quoy l'honneur m'oblige.

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN, *se couvrant.*

Messieurs... Vous, doucement.
Ce que je sçay le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lors que je voy, parmy tant d'hommes differens,
Pas une estoile fixe, et tant d'astres errans;
Quand je voy les Cesars, quand je voi leur fortune;
Quand je voi le soleil, et quand je voy la lune;

Digitized by Google

Babyloniens.
Quand je voy les Estats des Babiboniens
Persans. *Macedoniens.*
Transferés des Serpans aux Nacedoniens;
Romains. *despotique.*
Quand je vois les Lorrains, de l'estat dépotique,
démocratique.
Passer au democrite, et puis au monarchique;
Quand je voy le Japon...

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vû?

PETIT JEAN.

Oh! pourquoy celuy-là m'a-t-il interrompu?
Je ne diray plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne luy laissez-vous finir sa période?
Je suois sang et eau pour voir si du Japon
Il viendroit à bon port au fait de son chapon,
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT JEAN.

J'ay perdu la parole.

LEANDRE.

Acheve, Petit Jean: c'est fort bien debutté.
Mais que font là tes bras pendans à ton costé?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statuë.
Dégourdi-toi. Courage; allons, qu'on s'évertuë.

PETIT JEAN, *remuant les bras.*

Quand... je voy... Quand... je voy...

LEANDRE.

Di donc ce que tu vois.

Digitized by Google

PETIT JEAN.

Oh! dame, on ne court pas deux lievres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT JEAN.

On lit.

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Metamorphose.

PETIT JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la Metem...

PETIT JEAN.

Que la Metem...

LE SOUFFLEUR.

Psycose.

PETIT JEAN.

Psycose.

LE SOUFFLEUR.

Hé! le cheval!

PETIT JEAN.

Et le cheval.

LE SOUFFLEUR.

Encor!

PETIT JEAN.

Encor.

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

Digitized by Google

PETIT JEAN.

Le chien.

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT JEAN.

Le butor.

LE SOUFFLEUR.

Peste de l'avocat!

PETIT JEAN.

Ah! peste de toy-même!
Voïez cet autre avec sa face de caresme.
Va-t-en au diable!

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT JEAN.

Eh! faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendroient d'icy jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sçay point tant faire de façon
Pour dire qu'un mastin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que vostre chien ne prenne;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que, la premiere fois que je l'y trouveray,
Son procés est tout fait, et je l'assommeray.

LEANDRE.

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

PETIT JEAN.

On l'entend bien toûjours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

Digitized by Google

LEANDRE.

C'est bien dit, s'il le peut.
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT JEAN.

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT JEAN.

Je les ay dans ma poche.
Tenez, voilà la teste et les pieds du chapon.
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuse.

DANDIN.

Bon!
Pourquoy les récuser?

L'INTIMÉ.

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN.

Il est vray que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ.

Messieurs...

DANDIN.

Serez-vous long, avocat, dites-moy?

L'INTIMÉ.

Je ne répons de rien.

DANDIN.

Il est de bonne foy.

L'INTIMÉ, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'estre assemblé contre nous par hazar :

Digitized by Google

Je veux dire la brigue et l'éloquence : car,
D'un côté, le credit du deffunt m'épouvante;
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maistre Petit Jean m'éblouït.

DANDIN.

Avocat,
De vostre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'INTIMÉ.

Oui-dà, j'en ay plusieurs.
(*Du beau ton*). Mais, quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence
Et le susdit credit, ce neanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontez nous rassure d'ailleurs.
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie.
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

DANDIN.

Vraiment il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune chose,
Je prens donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primo, peri Politicon...*
Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa Politique.

L'INTIMÉ.

Oui, mais l'authorité du Peripatétique
Prouveroit que le bien et le mal...

DANDIN.

Je prétens

Digitized by Google

Qu'Aristote n'a point d'autorité ceans.
Au fait.

L'INTIMÉ.

Pausanias, en ses *Corinthiaques*...

DANDIN.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait!

L'INTIMÉ.

Armeno Pul *in Prompt*...

DANDIN.

Ho! je te vais juger.

L'INTIMÉ.

Ho! vous estes si prompt!
Voicy le fait.
(*Viste.*) Un chien vient dans une cuisine.
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celuy pour lequel je parle est affamé;
Celuy contre lequel je parle *autem* plumé;
Et celuy pour lequel je suis prend en cachette
Celuy contre lequel je parle. L'on decrete.
On le prend. Avocat pour et contre appellé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ay parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta! Voilà bien instruire une affaire.
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN.

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle methode?
Mais qu'en dit l'assemblée?

LEANDRE.

Il est fort à la mode.

L'INTIMÉ, *d'un ton vehement.*

Qu'arrive-t-il, Messieurs? On vient. Comment vient-on?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison? Maison de nostre propre juge.
On brise le sellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous declare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maistre Petit Jean, Messieurs. Je vous atteste:
Qui ne sçait que la loy *Si quis canis*, Digeste
De vi, Paragrapho, Messieurs, *Cqponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus?
Et, quand il seroit vray que Citron, ma partie,
Auroit mangé, Messieurs, le tout ou bien partie
Dudit chapon, qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été reprimandée?
Par qui vostre maison a-t-elle esté gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboïer au larron?
Témoin trois procureurs dont iceluy Citron
A déchiré la robbe: on en verra les pieces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pieces?

PETIT JEAN.

Maistre Adam...

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

L'Intimé...

L'INTIMÉ.

Laissez-nous.

PETIT JEAN.

S'enrouë.

L'INTIMÉ.

Hé! Laissez-nous. Euh, euh!

DANDIN.

Reposez-vous,
Et concluez

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc, qu'on nous, permet, de prendre,
Haleine, et que l'on nous, défend, de nous, étendre,
Je vais, sans rien obmettre et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux, l'idée universelle
De ma cause et des faits renfermez en icelle.

DANDIN.

Il auroit plûtost fait de dire tout vingt fois
Que de l'abreger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde!

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *baaillant.*

Avocat, ah! passons au déluge.

Digitized by Google

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entiere
Estoit ensevelie au fond de la matiere.
Les élemens, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncez, entassez, ne faisoient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un desordre, un cahos, une cohuë énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere cahos, rudis indigestaque moles...

LEANDRE.

Quelle chute! Mon pere?

PETIT JEAN.

Ay! Monsieur, comme il dort!

LEANDRE.

Mon pere, éveillez-vous.

PETIT JEAN.

Monsieur, estes-vous mort?

LEANDRE.

Mon pere!

DANDIN.

Hé bien, hé bien, quoy? Qu'est-ce? Ah! ah! quel homme!
Certes, je n'ay jamais dormi d'un si bon somme.

LEANDRE.

Mon pere, il faut juger.

DANDIN.

Aux galleres.

LEANDRE.

Un chien
Aux galleres?

Digitized by Google

DANDIN.

Ma foy, je n'y conçois plus rien.
De monde, de cahos, j'ay la teste troublée.
Hé! concluez.

L'INTIMÉ, *luy presentant de petits chiens.*

Venez, famille desolée;
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Ouy, Messieurs, vous voyez icy nostre misere.
Nous sommes orphelins. Rendez-nous nostre pere;
Nostre pere par qui nous fûmes engendrez,
Nostre pere qui nous...

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ.

Nostre pere, Messieurs...

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé par tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me sens déja pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion!
Je suis bien empesché: la verité me presse;
Le crime est averé, luy-même il le confesse;
Mais, s'il est condamné, l'embarras est égal:
Voilà bien des enfans reduits à l'hospital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

CHICANNEAU, ISABELLE, ETC.

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Ouy, pour vous seuls l'audiance se donne.
Adieu... Mais, s'il vous plaist, quel est cet enfant-là?

CHICANNEAU.

C'est ma fille, Monsieur.

DANDIN.

Hé! tost, rappellez-la.

ISABELLE.

Vous estes occupé.

DANDIN.

Moy? je n'ay point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous estiez son pere?

CHICANNEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Elle sçait mieux vostre affaire que vous.
Dites... Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!
Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjouy de voir cette jeunesse.
Sçavez-vous que j'estois un compere autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah! Monsieur, je vous crois.

Digitized by Google

DANDIN.

Di-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause ?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toy je feray toute chose.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ay trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vû donner la question?

ISABELLE.

Non, et ne le verray, que je croy, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé! Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

DANDIN.

Bon, cela fait toûjours passer une heure ou deux.

CHICANNEAU.

Monsieur, je viens icy pour vous dire...

LEANDRE.

Mon pere,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage, et vous sçaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord:
La fille le veut bien; son amant le respire;
Ce que la fille veut, le pere le desire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez, au plûtost;
Dés demain, si l'on veut; aujourd'huy, s'il le faut.

Digitized by Google

LEANDRE.

Mademoiselle, allons, voilà vostre beaupere,
Saluez-le.

CHICANNEAU.

Comment?

DANDIN.

Quel est donc ce mystere?

LEANDRE.

Ce que vous avez dit se fait de point en point.

DANDIN.

Puis que je l'ay jugé, je n'en reviendray point.

CHICANNEAU.

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LEANDRE.

Sans doute, et j'en croiray la charmante Isabelle.

CHICANNEAU.

Es-tu muette? Allons, c'est à toy de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'ose pas, mon pere, en appeller.

CHICANNEAU.

Mais j'en appelle, moy.

LEANDRE.

Voyez cette écriture;
Vous n'appellerez pas de vostre signature.

CHICANNEAU.

Plaist-il?

DANDIN.

C'est un contract en fort bonne façon.

CHICANNEAU.

Je voy qu'on m'a surpris, mais j'en auray raison.

Digitized by Google

De plus de vingt procés cecy sera la source.
On a la fille, soit : on n'aura pas la bourse.

LEANDRE.

Hé! Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laissez-nous vostre fille, et gardez vostre bien.

CHICANNEAU.

Ah!

LEANDRE.

Mon pere, estes-vous content de l'audiance?

DANDIN.

Ouy-dà. Que les procés viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient desormais plus courts.
Et nostre criminel?

LEANDRE.

Ne parlons que de joye;
Grace, grace, mon pere.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoye.
C'est en vostre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procés.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

BAJAZET

TRAGEDIE

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE

SULTAN Amurat, ou Sultan Morat, empereur des Turcs, celuy qui prit Babylone en 1638, a eu quatre freres. Le premier, c'est à sçavoir Osman, fut empereur avant luy, et regna environ trois ans, au bout desquels les janissaires luy osterent l'empire et la vie. Le second se nommoit Orcan : Amurat, dés les premiers jours de son regne, le fit étrangler. Le troisiéme estoit Bajazet, prince de grande esperance, et c'est luy qui est le heros de ma tragédie. Amurat, ou par politique ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siege de Babylone. Aprés la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir, ce qui fut conduit et executé à peu prés de la maniere que je le represente. Amurat avoit encore un frere, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat negligea comme un prince stupide qui ne luy donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'huy, est fils de cet Ibrahim, et par consequent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. Monsieur le comte de Cézy estoit ambassadeur à Constantinople lors que cette avanture tragique arriva dans le serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet et des jalousies de la sultane. Il vit mesme plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du serrail sur le canal de la Mer noire. Monsieur le comte de Cézy disoit que c'estoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort ; et il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent

Digitized by Google

de luy en avoir entendu faire le recit lors qu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'estonner qu'on ait osé mettre sur la scene une histoire si recente. Mais je n'ay rien vû, dans les regles du poëme dramatique, qui dût me détourner de mon entreprise. A la verité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-cy, si elle s'estoit passée dans le païs où il veut faire representer sa tragédie, ni de mettre des heros sur le theatre qui auroient esté connus de la pluspart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent estre regardez d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vû de si prés. On peut dire que le respect que l'on a pour les heros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *Major e longinquo reverentia.* L'éloignement des païs repare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guere de difference entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de luy, et ce qui en est à mille lieuës. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur nostre theatre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coûtumes toutes differentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le serrail que nous les considerons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siecle que le nostre.

C'estoit à peu prés de cette maniere que les Persans estoient anciennement considerez des Atheniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mere de Xerxés, qui estoit peut-estre encore vivante, et de faire representer sur le theatre d'Athenes la desolation de la cour de Perse aprés la déroute de ce prince. Cependant ce mesme Eschyle s'estoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxés avoit esté vaincu, et il s'estoit trouvé encore à la défaite des lieutenans de Darius, pere de Xerxés, dans la plaine de Marathon : car Eschyle estoit homme de guerre, et il estoit frere de ce fameux Cynegire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des vaisseaux du roy de Perse.

Digitized by Google

Le fond, ou si vous voulez, cette armature [du théâtre de Racine] si solide, si précise, si dure même, est tout imprégnée de poésie.

D'abord par la hauteur des personnages et ce que Racine appelle leur dignité. Chose curieuse, Racine nous donne de la dignité esthétique une définition très rapprochée de celle que Sully Prudhomme dans la Justice, de la dignité morale de

ment, le produit et le représentant

Digitized by Google

d'une serie infinie d'efforts. De même ce qui fait la dignité esthétique des personnages de Racine, c'est qu'ils sont représentatifs, eux aussi, representatifs d'époques passées, et de pays lointains, et de plusieurs époques et de plusieurs civilizations. Et ce que Racine appelle leur "dignité" nous l'appellons leur "poésie".

Jules Lemaître

Ns personages are only distant in [illegible] situations. "Si l'on fait abstraction des noms royaux ou mythologiques, les situations [moraux] sont communes et prises dans le train habituel de la vie humaine"

(J. L.)

G. N.

Digitized by Google

BAJAZET

Digitized by Google

ACTEURS

BAJAZET, frere du sultan Amurat.
ROXANE, sultane, favorite du sultan Amurat.
ATALIDE, fille du sang ottoman.
ACOMAT, grand visir.
OSMIN, confident du grand visir.
ZATIME, esclave de la sultane.
ZAIRE, esclave d'Atalide.

La scene est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le serrail du Grand Seigneur

Digitized by Google

BAJAZET

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIEN, suy-moy. La sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourray cependant te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accés estoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,

Digitized by Google

Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que d'un œil content je te voy dans Bysance!
Instruis-moy des secrets que peut t'avoir appris
Un voïage si long pour moy seul entrepris.
De ce qu'ont vû tes yeux parle en témoin sincere.
Songe que du recit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vû dans l'armée? et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à son prince fidelle,
Voyoit sans s'étonner nostre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblez marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Luy-mesme, fatigué d'un long siege inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquile,
Et, sans renouveller ses assauts impuissans,
Résolu de combatre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous sçavez, malgré ma diligence,
Un long chemin separe et le camp et Bysance.
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sinceres?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lû?
Amurat jouït-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouïr,

Digitized by Google

Il affecte un repos dont il ne peut jouïr.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires
Il se souvient toûjours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lors que, pour affermir sa puissance nouvele,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutele.
Moy-mesme j'ay souvent entendu leurs discours :
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toûjours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Vostre absence est pour eux un sujet de murmure ;
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lors qu'assurez de vaincre, ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoy ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoistroient la voix de leur visir?

OSMIN.

Le succés du combat reglera leur conduite.
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succés dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez, soumis, rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obeïssance.
Mais, si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrace,

Digitized by Google

A la haine bien-tost ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrest du Ciel qui reprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet :
On craignoit qu'Amurat, par un ordre severe,
N'envoyât demander la teste de son frere.

ACOMAT.

Tel estoit son dessein. Cet esclave est venu,
Il a monstré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoy, Seigneur! le sultan reverra son visage
Sans que de vos respects il luy porte ce gage?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus : un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bien-tost la cause et la vengeance.
Que luy répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-estre avant ce temps
Je sçauray l'occuper de soins plus importans.
Je sçais bien qu'Amurat a juré ma ruine,
Je sçais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moy les sieges, les combats.
Il commande l'armée; et moy, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel employ, quel séjour, Osmin, pour un visir!

Digitized by Google

Mais j'ay plus dignement employé ce loisir;
J'ay sçû luy préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientost à ses oreilles.

OSMIN.

Quoy donc? Qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espere qu'aujourd'huy
Bajazet se déclare, et Roxane avec luy.

OSMIN.

Quoy! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautez dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs Estats et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et mesme il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eust un fils, prist le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eust dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sçais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frere rarement laisse jouïr ses freres
De l'honneur dangereux d'estre sortis d'un sang
Qui les a de trop prés approchés de son rang.
L'imbecile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traisne, exempt de peril, une éternelle enfance.
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie :
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfans des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et mesme en fit sous moy la noble experience.

Digitized by Google

Toy-mesme tu l'as veû courir dans les combats
Emportant aprés luy tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eust rassuré l'Estat,
N'osoit sacrifier ce frere à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'esperance.
Ainsi donc pour un temps Amurat desarmé
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidelle à sa haine,
Et des jours de son frere arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fist sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moy, demeuré seul, une juste colere
Tourna bien-tost mes vœux du costé de son frere.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Luy montray d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet. Je luy vantay ses charmes,
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur estoient inconnus.
Que te diray-je enfin? La sultane éperduë
N'eut plus d'autres desirs que celuy de sa veuë.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-estre il te souvient qu'un recit peu fidelle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit feignant de s'effraïer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuïer.

Digitized by Google

Sur la foy de ses pleurs ses esclaves tremblerent,
De l'heureux Bajazet les gardes se troublerent,
Et, les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble oserent s'entrevoir.
Roxane vit le prince, elle ne put luy taire
L'ordre dont elle seule estoit dépositaire.
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendoit de luy plaire, et bientost il luy plut.
Tout conspiroit pour luy. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soûpirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Mesme temerité, perils, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux-mesmes dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oserent y rentrer.

OSMIN.

Quoy! Roxane, d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flâme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore, et jusques à ce jour
Atalide a presté son nom à cet amour.
Du pere d'Amurat Atalide est la niéce,
Et mesme, avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vû son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuïer de moy,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foy.

OSMIN.

Quoy! vous l'aimez, Seigneur?

Digitized by Google

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil aprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivist d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaist à ma veuë.
J'aime en elle le sang dont elle est descenduë.
Par elle Bajazet, en m'approchant de luy,
Me va contre luy-mesme assurer un appuy.
Un visir aux sultans fait toûjours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage;
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'huy m'honore et me caresse,
Ses perils tous les jours réveillent sa tendresse;
Ce mesme Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoistra peut-estre un inutile ami.
Et moy, si mon devoir, si ma foy ne l'arreste,
S'il ose quelque jour me demander ma teste...
Je ne m'explique point, Osmin; mais je pretens
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sçay rendre aux sultans de fidelles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De benir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du serrail les rigoureuses loix;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle mesme a choisi cet endroit écarté,

Digitized by Google

Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chere Atalide.
Demeure, et, s'il le faut, sois prest à confirmer
Le recit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

La verité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vû le sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toûjours inquiet,
Et toûjours tous les cœurs panchent vers Bajazet.
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bien-tost les deux camps aux pieds de son rempart
Devoient de la bataille éprouver le hazard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je conte les journées,
Le Ciel en a déja reglé l'évenement,
Et le sultan triomphe ou fuit en ce moment.
Declarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-luy dés ce jour les portes de Bysance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moy, hâtons-nous d'en prevenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir

Digitized by Google

Un peuple dans ses murs prest à le recevoir.
Pour moy, j'ay sçû déja par mes brigues secrettes
Gagner de nostre loy les sacrez interpretes.
Je sçay combien credule en sa devotion
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voïe enfin la lumiere ;
Des murs de ce palais ouvrez-luy la barriere ;
Déployez en son nom cet estendart fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Sçavent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple allarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance
Transporter desormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frere est pressé,
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé ;
Sur tout qu'il se déclare et se montre luy-même,
Et fasse voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendray tout ce que j'ay promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis ;
De tous leurs sentimens venez me rendre conte :
Je vous rendray moy-même une réponse pronte.
Je verray Bajazet. Je ne puis dire rien
Sans sçavoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

Digitized by Google

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la derniere fois je le vais consulter :
Je vais sçavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever vostre ouvrage.
Vous avez du visir entendu le langage;
Bajazet vous est cher : sçavez-vous si demain
Sa liberté, ses jours, seront en vostre main?
Peut-estre en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoy de son cœur doutez-vous aujourd'huy?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour luy?

ATALIDE.

Quoy, Madame! les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses perils, ses respects, et sur tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontez vivent dans sa memoire.

ROXANE.

Helas! pour mon repos que ne le puis-je croire?
Pourquoy faut-il au moins que pour me consoler
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?

Digitized by Google

Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouïssant par avance,
Moy-même j'ay voulu m'assurer de sa foy,
Et l'ay fait en secret amener devant moy.
Peut-estre trop d'amour me rend trop difficile,
Mais, sans vous fatiguer d'un recit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je luy donne et la vie et l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoy donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dés ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser! O Ciel! que pretendez-vous faire?

ROXANE.

Je sçay que des sultans l'usage m'est contraire;
Je sçay qu'ils se sont fait une superbe loy
De ne point à l'hymen assujettir leur foy.
Parmi tant de beautez qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maistresse;
Mais, toûjours inquiete avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maistre dans ses bras;
Et, sans sortir du joug où leur loy la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la declare sultane.
Amurat, plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en receus la puissance aussi-bien que le titre,
Et des jours de son frere il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits.

Digitized by Google

Et moy, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ay perdu la memoire.
Toutefois que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vray, m'a tout fait oublier:
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frere,
Il m'a plu, sans peut-estre aspirer à me plaire;
Femmes, gardes, visir, pour luy j'ay tout séduit.
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ay conduit.
Graces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'est où je l'attens.
Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à luy par un juste hymenée;
S'il ose m'alleguer une odieuse loy;
Quand je fais tout pour luy, s'il ne fait tout pour moy,
Dés le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moy-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'estat malheureux d'où je l'ay sçû tirer.
Voila surquoy je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'huy
Me prester vostre voix pour m'expliquer à luy:
Je veux que devant moy sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que luy-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans estre preparé se presente à mes yeux.
Adieu. Vous sçaurez tout aprés cette entreveuë.

Digitized by Google

SCENE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perduë!

ZAIRE.

Vous?

ATALIDE.

Je prévoy déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique esperance est dans mon desespoir.

ZAIRE.

Mais, Madame, pourquoy?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut imposer!
Bajazet doit perir, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il luy-même?

ZAIRE.

Je conçoy ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Vostre amour dés long-temps a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah! Zaïre! l'amour a-t-il tant de prudence?
Tout sembloit avec nous estre d'intelligence.
Roxane, se livrant toute entiere à ma foy,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moy,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, luy parloit par ma bouche,

Digitized by Google

Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois par ses mains couronner mon amant.
Le Ciel s'est declaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ay-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la desabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fust formée
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'estre aimée.
Dés nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencez.
Elevée avec luy dans le sein de sa mere,
J'appris à distinguer Bajazet de son frere;
Elle-même avec joye unit nos volontez;
Et, quoiqu'aprés sa mort l'un de l'autre écartez,
Conservant sans nous voir le desir de nous plaire,
Nous avons sçû toûjours nous aimer et nous taire
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce heros trop aimable:
Elle courut luy tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Luy rendit des respects. Pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouïr de sa credulité.
Zaïre, il faut pourtant avoüer ma foiblesse:
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maistresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient presente à sa memoire;
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire.

Digitized by Google

Et moy je ne puis rien ; mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il repetoit toûjours.
Le Ciel seul sçait combien j'en ay versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes allarmes ;
Je condamnay mes pleurs, et jusques aujourd'huy
Je l'ay pressé de feindre, et j'ay parlé pour luy.
Helas ! tout est fini. Roxane, méprisée,
Bientost de son erreur sera desabusée :
Car enfin Bajazet ne sçait point se cacher ;
Je connoi sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah ! si, comme autrefois,
Ma rivale eust voulu luy parler par ma voix !
Au moins si j'avois pû preparer son visage !
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage ;
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un un mot, plûtost que de perir.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je... Atalide, demeure ;
Laisse, sans t'allarmer, ton amant sur sa foy.
Penses-tu meriter qu'on se perde pour toy ?
Peut-estre Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

ZAIRE.

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toûjours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennuy qui vous devore ;
N'allez point par vos pleurs declarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toûjours,
Pourvû qu'entretenuë en son erreur fatale,

Digitized by Google

Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entreveuë attendre le succés.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toy, si ta justice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O Ciel, si nostre amour est condamné de toy,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moy.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à vostre liberté le Ciel a reservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dés ce jour
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquile;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis :
J'arme vostre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un peril manifeste;
Vostre vertu, Seigneur, achevera le reste.
Osmin a vû l'armée, elle panche pour vous;
Les chefs de nostre loy conspirent avec nous,
Le visir Acomat vous répond de Bysance,
Et moy, vous le sçavez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu dés longtemps leur silence et leurs vies.

Digitized by Google

Commencez maintenant : c'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ay sçû vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carriere;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtriere :
L'exemple en est commun, et, parmi les sultans,
Ce chemin à l'empire a conduit de tout temps.
Mais, pour mieux commencer, hastons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vostre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux;
Et, par le nœud sacré d'un heureux hymenée,
Justifiez la foy que je vous ay donnée.

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, Madame?

ROXANE.

Hé quoy, Seigneur!
Quel obstacle secret trouble nostre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire?

ROXANE.

Ouy, je sçay que, depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires,
Et, sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Solyman (vous sçavez qu'entre tous vos ayeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane).

Digitized by Google

Ce Solyman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier
A son trône, à son lit, daigna l'associer,
Sans qu'elle eust d'autres droits au rang d'imperatrice
Qu'un peu d'attraits peut-estre et beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vray. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'estoit Solyman, et le peu que je suis.
Solyman jouïssoit d'une pleine puissance :
L'Egypte ramenée à son obeïssance;
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil;
Du Danube asservi les rives desolées,
De l'Empire persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains dontez,
Faisoient taire les lois devant ses volontez.
Que suis-je? J'attens tout du peuple et de l'armée;
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de regner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos miseres?
Croiront-ils mes perils et vos larmes sinceres?
Songez, sans me flatter du sort de Solyman,
Au meurtre tout recent du malheureux Osman :
Dans leur rebellion, les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisez
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous diray-je enfin? Maistre de leur suffrage,
Peut-estre avec le temps j'oseray davantage.
Ne precipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en estat de vous recompenser.

Digitized by Google

ROXANE.

Je vous entens, Seigneur. Je voy mon imprudence;
Je voy que rien n'échappe à vostre prevoyance :
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour vostre honneur, vous en craignez les suites,
Et je le croy, Seigneur, puis que vous me le dites.
Mais avez-vous prévû, si vous ne m'épousez,
Les perils plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que sans moy tout vous devient contraire,
Que c'est à moy sur tout qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ay sur vostre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET.

Ouy, je tiens tout de vous, et j'avois lieu de croire
Que c'estoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moy tout l'empire à genoux,
De m'entendre avoüer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défens point, ma bouche le confesse,
Et mon respect sçaura le confirmer sans cesse.
Je vous doy tout mon sang, ma vie est vostre bien.
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées.
Je voy combien tes vœux sont loin de mes pensées;
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le neant dont je t'ay fait sortir.

Digitized by Google

Car enfin qui m'arreste? et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifference?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens?
Ah! je voy tes desseins. Tu crois, quoy que je fasse,
Que mes propres perils t'assurent de ta grace;
Qu'engagée avec toy par de si forts liens,
Je ne puis separer tes interests des miens.
Mais je m'assure encore aux bontez de ton frere :
Il m'aime, tu le sçais, et, malgré sa colere,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et dés ce moment même.
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime :
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir :
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne desesperez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de vostre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'oster, elle est entre vos mains.
Peut-estre que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant vostre grace,
Vous rendra dans son cœur vostre premiere place.

ROXANE.

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que, si je perds l'espoir de regner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-temps possedée,
Je puisse desormais souffrir une autre idée,
Ny que je vive enfin, si je ne vis pour toy?
Je te donne, cruel, des armes contre moy,
Sans doute, et je devrois retenir ma foiblesse :
Tu vas en triompher. Ouy, je te le confesse,

Digitized by Google

J'affectois à tes yeux une fausse fierté :
De toy dépend ma joye et ma felicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie :
Quel fruit de tant de soins que j'ay pris pour ta vie !
Tu soupires enfin, et sembles te troubler.
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel ! que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoy donc ! que dites-vous ? et que viens-je d'entendre ?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ?
Quoy ! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
Daignez m'ouvrir au trône un chemin legitime,
Ou bien, me voilà prest, prenez vostre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Hola ! gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ay rien à vous dire :
Du sultan Amurat je reconnois l'empire.
Sortez. Que le serrail soit desormais fermé,
Et que tout rentre icy dans l'ordre accoutumé.

Digitized by Google

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT

Seigneur, qu'ay-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? que deviens-je moy-même?
D'où naist ce changement? qui dois-je en accuser?
O Ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point icy vous abuser.
Roxane est offensée, et court à la vengeance.
Un obstacle eternel rompt nostre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti,
Et, sans conter sur moy, prenez vostre parti

ACOMAT.

Quoy!

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraitte.
Je sçay dans quels perils mon amitié vous jette,
Et j'esperois un jour vous mieux recompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible?
Tantost dans le serrail j'ay laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit vostre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT.

Hé bien!
L'usage des sultans à ses vœux est contraire;

Digitized by Google

Mais cet usage, enfin, est-ce une loy severe
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des loix, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoy vous en faire une image si noire?
L'hymen de Solyman ternit-il sa memoire?
Cependant Solyman n'estoit point menassé
Des perils évidens dont vous estes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces perils et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Solyman n'avoit point ce pretexte odieux.
Son esclave trouva grace devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen necessaire,
Il luy fit de son cœur un present volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moy le comble des disgraces:
J'osay tout jeune encor la chercher sur vos traces;
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus prés m'a même accoûtumé;
Amurat à mes yeux l'a vingt fois presentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Helas! si je la quitte avec quelque regret...

Digitized by Google

Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontez, trop mal recompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah! si nous perissons, n'en accusez que vous,
Seigneur : dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste icy de braves janissaires,
De la religion les saints depositaires,
Du peuple bysantin ceux qui plus respectez
Par leur exemple seul reglent ses volontez,
Sont prests de vous conduire à la Porte sacrée,
D'où les nouveaux sultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du serrail, s'il le faut, venez forcer la porte;
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé malgré moy du nom de son époux.
Peut-estre je sçauray, dans ce desordre extrême,
Par un beau desespoir me secourir moy-même,
Attendre, en combattant, l'effet de vostre foy,
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moy.

ACOMAT.

Hé! pourray-je empescher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance?
Alors, qu'aura servi ce zele impetueux
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du peril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera vostre promesse.

BAJAZET.

Moy!

Digitized by Google

ACOMAT.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obeïr aux sermens.
Consultez ces heros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire et maistres de leur foy,
L'interest de l'Estat fut leur unique loy;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foy promise et rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET,

Ouy, je sçais, Acomat,
Jusqu'où les a portez l'interest de l'Estat;
Mais ces mêmes heros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! ô trop constante foy,
Que, même en perissant, j'admire malgré moy.
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoye Atalide.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah! Madame! venez avec moy vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est dequoy je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous : Roxane, à sa perte animée,

Digitized by Google

Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-estre on vous fera revenir sur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le Ciel punit ma feinte et confond vostre adresse.
Rien ne m'a pû parer contre ses derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'estre plus à vous.
Dequoy nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit; mais vous l'avez voulu :
J'ay reculé vos pleurs autant que je l'ay pû.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la presence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontez pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en couste trop pour vouloir m'épargner:
Il faut vous rendre; il faut me quitter, et regner.

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,

Digitized by Google

Il est vray, je n'ay pû concevoir sans effroy
Que Bajazet pût vivre, et n'estre plus à moy.
Et, lors que quelquefois de ma rivale heureuse
Je me representois l'image douloureuse,
Vostre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais à mes tristes yeux vostre mort preparée
Dans toute son horreur ne s'estoit pas montrée;
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prest à me dire adieu pour la derniere fois.
Seigneur, je sçay trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la presence;
Je sçay que vostre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foy dans ses derniers soupirs;
Mais, helas! épargnez une ame plus timide:
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous si dés cette journée
Je celebre à vos yeux ce funeste hymenée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendray.
Peut-estre à mon destin, Seigneur, j'obeïray.
Que sçay-je? A ma douleur je chercheray des charmes;
Je songeray peut-estre, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moy vous estiez resolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moy qui l'ay voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette feste cruelle.
Plus vous me commandez de vous estre infidelle,
Madame, plus je voy combien vous meritez

Digitized by Google

De ne point obtenir ce que vous souhaittez.
Quoy! cet amour si tendre, et né dans nostre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence;
Vos larmes, que ma main pouvoit seule arrester;
Mes sermens redoublez de ne vous point quitter,
Tout cela finiroit par une perfidie?
J'épouserois, et qui (s'il faut que je le die)?
Une esclave attachée à ses seuls interests,
Qui presente à mes yeux les supplices tout prests,
Qui m'offre ou son hymen ou la mort infaillible,
Tandis qu'à mes perils Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui luy donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour?
Ah! qu'au jaloux sultan ma teste soit portée,
Puis qu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je suis prest d'obeïr.

ATALIDE.

La sultane vous aime; et, malgré sa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de luy plaire,
Si vos soupirs daignoient luy faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entens. Je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche desespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un promt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-estre une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,

Digitized by Google

J'esperois que, fuïant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de heros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante credule.
En vain pour me sauver je vous l'aurois promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis, -
Peut-estre, dans le temps que je voudrois luy plaire,
Feroient par leur desordre un effet tout contraire,
Et de mes froids soupirs ses regards offensez
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussez.
O Ciel! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerois, et, par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si vostre cœur estoit moins plein de son amour,
Je vous verrois sans doute en rougir la premiere.
Mais, pour vous épargner une injuste priere,
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moy, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire,
Et de tous nos secrets c'est moy qui veux l'instruire.
Puis que, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane malgré vous nous joindra l'un et l'autre ;
Elle aura plus de soif de mon sang que du vostre,
Et je pourray donner à vos yeux effrayez
Le spectacle sanglant que vous me prepariez.

Digitized by Google

BAJAZET.

O Ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fust pas preste à me deceler?
Mais on me presentoit vostre perte prochaine.
Pourquoy faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moy ce que j'osois pour vous?
Peut-estre il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-estre vous pardonne.
Vous-même vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le visir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-estre elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui luy fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur, sauvez vostre vie et la mienne.

BAJAZET.

Hé bien... Mais quels discours faut-il que je luy tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel, pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle et vous je ne dois point paroistre :
Vostre trouble ou le mien nous feroient reconnoistre.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ZAIRE, il est donc vray, sa grace est prononcée?

ZAIRE.

Je vous l'ay dit, Madame, une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux portes du serrail a reçû le visir.
Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une eternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voye.

ATALIDE.

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joye
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ay fait ce que j'ay dû, je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoy, Madame! quelle est cette nouvelle allarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,

Digitized by Google

Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pû faire un si promt changement?
Roxane en sa fureur paroissoit inflexible:
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible?
Parle. L'épouse-t-il?

ZAIRE.

Je n'en ay rien appris;
Mais enfin, s'il n'a pû se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez sçû luy prescrire,
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre!

ZAIRE.

Quoy! vous repentez-vous des genereux discours
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontez.
Respectez ma vertu, qui vous a surmontez;
A ces nobles conseils ne meslez point le vostre,
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moy sans regret me le representer
Au trône où mon amour l'a forcé de monter.
Ouy, je me reconnois, je suis toûjours la même.
Je voulois qu'il m'aimast, chere Zaïre, il m'aime,
Et du moins cet espoir me console, aujourd'huy
Que je vais mourir digne et contente de luy.

ZAIRE.

Mourir! Quoy! vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ay cedé mon amant: tu t'étonnes du reste?

Digitized by Google

Peux-tu conter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui previent et finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ay voulu sans doute,
Et je le veux toûjours, quelque prix qu'il m'en couste.
Je n'examine point ma joye ou mon ennuy:
J'aime assez mon amant pour renoncer à luy;
Mais, helas! il peut bien penser avec justice
Que, si j'ay pû luy faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en estre le témoin.
Allons, je veux sçavoir...

ZAIRE.

Moderez-vous, de grace.
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin nos amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé desarmer sa colere.
Elle ma declaré sa volonté derniere;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophete divin l'étendart redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle

Digitized by Google

Le souvenir du prix qu'on promit à mon zele.
N'attendez point de moy ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroistre au cœur de ces amans.
Mais, si par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans,
Je puis..

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps;
Avec le temps aussi vous pourrez me connoistre.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroistre?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammez
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmez.

ATALIDE.

Non; mais, à dire vray, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane luy pardonne?
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT.

Madame, je le croy.
Voicy tout ce qui vient d'arriver devant moy.
Surpris, je l'avoûray, de leur fureur commune,
Querellant les amans, l'amour et la fortune,
J'estois de ce palais sorti desesperé.
Déja sur un vaisseau, dans le port preparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triste dessein, au palais rappellé,
Plein de joie et d'espoir, j'ay couru, j'ay volé.
La porte du serrail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un apartement

Digitized by Google

Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moy-même, resistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ay long-temps immobile observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flâme,
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Helas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçû l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, vostre prince et le nostre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez luy preparer les honneurs souverains.
Qu'un peuple obeïssant l'attende dans le temple.
Le serrail va bien-tost vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.
Trop heureux d'avoir pû, par un recit fidelle,
De leur paix en passant vous conter la nouvelle.
Et m'acquiter vers vous de mes respects profonds,
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

Digitized by Google

SCENE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joye.

ZAIRE.

Ah! Madame! croïez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croye?
Quoy donc! à ce spectacle iray-je m'exposer?
Tu vois que c'en est fait, ils se vont épouser.
La sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ay voulu moy-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foy,
Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moy,
Lors que son cœur tantost, m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir;
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvast tant d'éloquence?
Ah! peut-estre, aprés tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pû dire, il a pû le penser.
Peut-estre, en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vû dans ses yeux quelque grace nouvelle
Elle aura devant luy fait parler ses douleurs;
Elle l'aime, un empire autorise ses pleurs;
Tant d'amour touche enfin une ame genereuse.
Helas! que de raisons contre une malheureuse!

Digitized by Google

ZAIRE.

Mais ce succés, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prens point plaisir à croistre ma misere.
Je sçay pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ses pas,
Je n'ay point pretendu qu'il ne m'obeïst pas.
Mais, aprés les adieux que je venois d'entendre,
Aprés tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sçay qu'il n'a point dû luy faire remarquer
La joye et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toy-même juge-nous, et voy si je m'abuse :
Pourquoy de ce conseil moy seule suis-je excluse?
Au sort de Bajazet ay-je si peu de part?
A me chercher luy-même attendroit-il si tard,
N'estoit que de son cœur le trop juste reproche
Luy fait peut-estre, helas! éviter cette approche?
Mais non, je luy veux bien épargner ce souci.
Il ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame, le voicy.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'en est fait, j'ay parlé, vous estes obeïe.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie,

Digitized by Google

Et je serois heureux, si la foy, si l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur,
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvoit me pardonner aussi-bien que Roxane.
Mais enfin je me voy les armes à la main.
Je suis libre, et je puis contre un frere inhumain,
Non plus, par un silence aidé de vostre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maistresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moy-même le cherchant aux climats étrangers,
Luy disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez!

ATALIDE.

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre vostre bonheur.
Le Ciel, le juste Ciel, vous devoit ce miracle.
Vous sçavez si jamais j'y formay quelque obstacle.
Tant que j'ay respiré, vos yeux me sont témoins
Que vostre seul peril occupoit tous mes soins,
Et, puis qu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vray, si le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale,
Vous pouviez l'assurer de la foy conjugale;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçûs de vous.
Roxane s'estimoit assez recompensée,
Et j'aurois en mourant cette douce pensée
Que, vous ayant moy-même imposé cette loy,
Je vous ay vers Roxane envoyé plein de moy;

Digitized by Google

Qu'emportant chez les morts toute vostre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je luy laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O Ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce recit infidelle?
Moy, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah! croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eust pû le prononcer?
Mais l'un ny l'autre enfin n'estoit point necessaire,
La sultane a suivi son penchant ordinaire;
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le temps trop cher la pressast de se rendre,
A peine ay-je parlé que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs precipitez ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'esperance.
Moy-même, rougissant de sa credulité,
Et d'un amour si tendre et si peu merité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excés de ma flâme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ay pour Atalide.
Cependant, quand je viens, aprés de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moy je vous vois, irritée,
Reprocher vostre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Digitized by Google

Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vostre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foy.
J'iray, bien plus content et de vous et de moy,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantost déguiser ma pensée.
La voicy.

ATALIDE.

Juste Ciel! où va-t-il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la desabuser.

SCENE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

Venez, Seigneur, venez. Il est temps de paraître,
Et que tout le serrail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnez, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous crû, Madame, et qu'un si promt retour
Fist à tant de fureur succeder tant d'amour?
Tant-tost, à me vanger fixe et déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa derniere journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ay crû dans son desordre entrevoir sa tendresse,
J'ay prononcé sa grace, et je croy sa promesse.

Digitized by Google

BAJAZET.

Ouy, je vous ay promis et j'ay donné ma foy
De n'oublier jamais tout ce que je vous doy ;
J'ay juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toûjours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix meriter vos bienfaits,
Je vais de vos bontez attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô Ciel! suis-je frappée!
Est-ce un songe, et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble revoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me sois renduë,
Et qu'il ait regagné mon amitié perduë?
J'ay crû qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maistresse de son sort.
Se repent-il déja de m'avoir appaisée?
Mais moy-même tantost me serois-je abusée?
Ah!... Mais il vous parloit. Quels estoient ses discours,
Madame?

ATALIDE.

Moy, Madame? Il vous aime toûjours.

ROXANE.

Il y va de sa vie au moins que je le croïe.
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joïe,
Répondez-moy, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer?

Digitized by Google

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma veuë.
Il m'a de vos bontez long-temps entretenuë.
Il en estoit tout plein quand je l'ay rencontré.
J'ay crû le voir sortir tel qu'il estoit entré.
Mais, Madame, aprés tout, faut-il estre surprise
Que, tout prest d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiete, et qu'il laisse échaper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je voy qu'à l'excuser vostre adresse est extrême.
Vous parlez mieux pour luy qu'il ne parle luy-même.

ATALIDE.

Et quel autre interest...

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moy. J'ay besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquietude.
J'ay, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

SCENE VII.

ROXANE, *seule.*

De tout ce que je voy que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoy ce changement, ce discours, ce départ?
N'ay-je pas même entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!

Digitized by Google

O Ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-estre qu'aussi, trop promte à m'affliger,
J'observe de trop prés un chagrin passager,
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eust-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prest à voir le succés de son déguisement,
Quoy! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoy dans son cœur redouter Atalide?
Quel seroit son dessein? Qu'a-t-elle fait pour luy?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'huy?
Mais, helas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour?
Les bien-faits dans un cœur balancent-ils l'amour?
Et, sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sçût plaire,
Ay-je mieux reconnu les bontez de son frere?
Ah! si d'une autre chaîne il n'estoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eust-il tant effrayé?
N'eust-il pas sans regret secondé mon envie?
L'eust-il refusé même aux dépens de sa vie?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler?
Que veut-on?

Digitized by Google

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler;
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée,
Et, quoique sur la mer la porte fust fermée,
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoye.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Ouy, de tous ceux que le sultan employe,
Orcan, le plus fidelle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ay crû vous devoir avertir par avance,
Et, souhaitant sur tout qu'il ne vous surprist pas,
Dans vostre apartement j'ay retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévû vient encor me confondre?
Quel peut estre cet ordre? et que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moy rien entreprendre.
Tout m'obeït icy. Mais dois-je le défendre?
Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ay trahi l'un; mais l'autre est peut-estre un ingrat.
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste?

Digitized by Google

Allons, employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher : l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet, étonnons Atalide,
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

AH! sçais-tu mes frayeurs? Sçais-tu que dans ces lieux
J'ay vû du fier Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal que je crains sa venuë!
Que je crains... Mais, di-moy, Bajazet t'a-t-il veuë?
Qu'a-t-il dit? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ay feint, en le voyant, de ne le point chercher.
J'ay rendu vostre lettre, et j'ay pris sa réponce.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE *lit.*

Aprés tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encor vostre amour me convie?
Mais je veux bien prendre soin d'une vie

Digitized by Google

Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verray la sultane, et par ma complaisance,
Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,
J'appaiseray, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puis que jamais je n'aimeray que vous.
Helas! que me dit-il? Croit-il que je l'ignore?
Ne sçay-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sçait s'accommoder?
C'est Roxane, et non moy, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie?
Funeste aveuglement! perfide jalousie!
Recit menteur! soupçons que je n'ay pû celer!
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler?
C'estoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente;
J'estois aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas:
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moy-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens!
Mais à d'autres perils je crains de le commettre.

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! Cachons cette lettre.

Digitized by Google

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, *à Zatime.*

Viens. J'ay receu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaïre.*

Va, cours, et tâche enfin de le persuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATÍME.

ROXANE.

Madame, j'ay receu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe estes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu.
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux, la fortune est changée,
Madame, et sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoy, Madame! Osmin...

ROXANE.

Estoit mal averti;
Et depuis son depart cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE.

Quel revers!

Digitized by Google

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le sultan, qui l'envoye, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoy! les Persans armez ne l'arrestent donc pas?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame! et qu'il est necessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE.

O Ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il?

ROXANE.

Voyez. Lisez vous-même.
Vous connoissez, Madame, et la lettre et le sein.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnoy la main.
(*Elle lit.*)
Avant que Babylone éprouvast ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de vostre obeïssance,
Et croy que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes loix Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.

Digitized by Google

Vous, si vous avez soin de vostre propre vie,
Ne vous montrez à moy que sa teste à la main.

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE. (à part)

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.
Mais il pense proscrire un prince sans appuy.
Il ne sçait pas l'amour qui vous parle pour luy,
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame,
Que plûtost, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moy, Madame?
Je voudrois le sauver, je ne le puis haïr;
Mais...

ATALIDE.

Quoy donc? qu'avez-vous resolu?

ROXANE.

D'obeïr.

ATALIDE.

D'obeïr!

ROXANE.

Et que faire en ce peril extrême?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoy! ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinez!

ROXANE.

Il le faut; et déja mes ordres sont donnez.

Digitized by Google

ATALIDE.

Je me meurs!

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine.
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE, *seule.*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin declarée.
Voila sur quelle foy je m'estois assurée.
Depuis six mois entiers j'ay crû que nuit et jour,
Ardente, elle veilloit au soin de mon amour;
Et c'est moy qui, du sien ministre trop fidelle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De luy faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prevenant son envie,
Ay hasté les momens les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a sçu réussir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe. Poursuivons. Elle peut, comme moy,

Digitized by Google

Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foy.
Pour le faire expliquer tendons-luy quelque piege.
Mais quel indigne employ moy-même m'imposay-je?
Quoy donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'iray faire à mes yeux éclater ses mépris?
Luy-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le visir, me presse.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux :
Sur tout ce que j'ay vû fermons plûtost les yeux,
Laissons de leur amour la recherche importune,
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement liberale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je sçauray bien toûjours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je sçauray le surprendre avec son Atalide,
Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moy-même aprés eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre :
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre,
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux?

Digitized by Google

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toûjours évanouïe,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soûpirs et des gemissemens,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moy-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ay trouvé ce billet enfermé dans son sein.
Du prince vostre amant j'ay reconnu la lettre,
Et j'ay crû qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoy fremir? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même... Lisons, et voyons sa pensée.
. . . . . *Ni la mort, ni vous-même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puis que jamais je n'aimeray que vous.
Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
Je reconnoy l'appas dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour estoit recompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé?
Ah! je respire enfin, et ma joye est extrême
Que le traistre une fois se soit trahi luy-même.
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse,
Que la main des muets s'arme pour son supplice;
Qu'ils viennent preparer ces nœuds infortunez
Par qui de ses pareils les jours sont terminez.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere.

Digitized by Google

ZATIME.

Ah! Madame!

ROXANE.

Quoy donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix...
Bajazet, il est vray, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels merite qu'on le livre;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'huy
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que luy?
Et qui sçait si déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de vostre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le sçavez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensez,
Et la plus prompte mort, dans ce moment severe,
Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se joüoient tous deux de ma credulité!
Quel panchant, quel plaisir je sentois à les croire!
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur preoccupé,
Qui luy-même craignoit de se voir detrompé.
Moy, qui de ce haut rang qui me rendoit si fiere
Dans le sein du malheur t'ay cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunez,
Aux perils dont tes jours estoient environnez,
Aprés tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne sçaurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissay-je égarer!

Digitized by Google

Tu pleures, malheureuse? Ah! tu devois pleurer
Lors que, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçûs de le voir la premiere pensée.
Tu pleures? Et l'ingrat, tout prest à te trahir,
Prepare les discours dont il veut t'éblouïr.
Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.
Ah! traistre, tu mourras! Quoy! tu n'es point partie?
Va! Mais nous-même allons, precipitons nos pas.
Qu'il me voye, attentive au soin de son trépas,
Luy montrer à la fois et l'ordre de son frere
Et de sa trahison ce gage trop sincere.
Toi, Zatime, retien ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidellement servie;
Prens soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si, pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroist de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientost pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrestez
Me payer les plaisirs que je leur ay prestez!
Va, retien-la. Sur tout garde bien le silence.
Moy... Mais qui vient icy differer ma vengeance?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, Madame? En quels retardemens
D'un jour si precieux perdez-vous les momens?

Digitized by Google

Bysance, par mes soins presque entiere assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée.
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le serrail cependant garde un triste silence?
Declarez-vous, Madame, et, sans plus differer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me declarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix severe,
Malgré vostre discours, m'assure du contraire?
Quoy! déja vostre amour, des obstacles vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traistre, et n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Luy!

ROXANE.

Pour moy, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'estoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour luy vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Lisez. Jugez, aprés cette insolence,
Si nous devons d'un traistre embrasser la défense.
Obeïssons plûtost à la juste rigueur

Digitized by Google

D'Amurat, qui s'approche et retourne vainqueur ;
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Appaisons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *luy rendant le billet.*

Oui, puis que jusques-là l'ingrat m'ose outrager,
Moy-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moy nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jetté sur la nostre.
Montrez-moy le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moy le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son desordre, et jouïr de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout preparer. Vous, cependant, allez
Disperser promtement vos amis assemblez.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoy ! jusques-là, Seigneur, vôtre amour vous transporte :
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort estre encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toy-mesme si crédule
Que de me soupçonner d'un couroux ridicule ?
Moy, jaloux ! Plût au Ciel qu'en me manquant de foy
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moy !

Digitized by Google

OSMIN.

Et pourquoy donc, Seigneur, au lieu de le défendre.

ACOMAT.

Et la sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voïois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec luy me perdre ou me sauver?
Ah! de tant de conseils évenement sinistre!
Prince aveugle! Ou plûtost trop aveugle ministre!
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un visir la fortune flottante
Suivre de ces amans la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé! laissez-les entr'eux exercer leur couroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins revéler le mystere,
Sinon quelques amis engagez à se taire?
Vous verrez par sa mort le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi;
Mais moy, qui voy plus loin; qui, par un long usage,
Des maximes du trône ay fait l'apprentissage;
Qui, d'emplois en emplois vieilli sous trois sultans,
Ai vû de mes pareils les malheurs éclattans,
Je sçay, sans me flater, que de sa seule audace
Un homme tel que moy doit attendre sa grace,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traitté
Qui reste entre l'esclave et le maistre irrité.

OSMIN.

Fuïez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantost cette pensée :

Digitized by Google

Mon entreprise alors estoit moins avancée;
Mais il m'est desormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins, aprés ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor. Pourquoy nous étonner?
Acomat de plus loin a sçu le ramener.
Sauvons-le, malgré luy, de ce peril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prest à le proteger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connoi peu l'amour, mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puis qu'on le veut confondre;
Que nous avons du temps. Malgré son desespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein...

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs.
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend nostre sortie.
La sultane, d'ailleurs, se fie à mes discours.
Nourri dans le serrail, j'en connoi les détours,

Digitized by Google

Je sçay de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus, marchons; et s'il, faut que je meure,
Mourons, moy, cher Osmin, comme un visir, et toy
Comme le favori d'un homme tel que moy.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, *seule.*

HELAS ! je cherche en vain, rien ne s'offre à ma veuë.
Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perduë?
Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposast mon amant tant de fois en un jour?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fust encor parvenuë aux yeux de ma rivale?
J'estois en ce lieu mesme, et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon ame desolée;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée;
J'ay senti défaillir ma force et mes esprits.
Ses femmes m'entouroient quand je les ay repris,
A mes yeux étonnez leur troupe est disparuë.
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secouruë,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains,
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée?

Digitized by Google

Quel sang pourra suffire à son ressentiment?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arreste, on me tient enfermée.
On ouvre. De son sort je vais estre informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, et ne repliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prest, Zatime.
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toûjours maistresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais, s'il sort, il est mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'ameine;
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,

Digitized by Google

Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son apartement.

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'estre déceuë,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta veuë?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner?
Quand mesme il se rendroit, peux-tu luy pardonner?
Quoy! ne devrois-tu pas estre déja vengée?
Ne crois-tu pas encore estre assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous perir... Mais le voicy.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous feray point des reproches frivoles :
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous sçavez.
Malgré tout mon amour si je n'ay pû vous plaire,
Je n'en murmure point, quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce mesme amour peut-estre, et ces mesmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'estonne enfin que pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si long-temps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moy que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui? Moi, Madame?

Digitized by Google

ROXANE.

Oui, toy. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs,
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, Madame? O Ciel! Qui vous a dit...

ROXANE.

Tien, perfide, regarde, et déments cet écrit.

BAJAZET.

Je ne vous di plus rien. Cette lettre sincere
D'un malheureux amour contient tout le mystere.
Vous sçavez un secret que, tout prest à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse; et, devant que vostre ame,
Prévenant mon espoir, m'eust declaré sa flâme,
Déja, plein d'un amour dés l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur estoit fermé.
Vous me vinstes offrir et la vie et l'empire;
Et mesme vostre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et, sur leur foy,
De tous mes sentimens vous répondit pour moy.
Je connus vostre erreur. Mais que pouvois-je faire?
Je vis en mesme temps qu'elle vous estoit chere.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéry, j'acceptay, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr,
D'autant plus que vous-mesme, ardente à me l'offrir,

Digitized by Google

Vous ne craigniez rien tant que d'estre refusée;
Que mesme mes refus vous auroient exposée;
Qu'aprés avoir osé me voir et me parler,
Il estoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoin que vos plaintes,
Ay-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins et ma gloire estoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le Ciel, qui m'entendoit, sçait bien qu'en mesme temps
Je ne m'arrestois pas à des vœux impuissans;
Et, si l'effet enfin, suivant mon esperance,
Eust ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignitez,
Contenté vostre orgueil et païé vos bontez,
Que vous-mesme peut-estre...

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis?
Maistresse du serrail, arbitre de ta vie,
Et mesme de l'Estat, qu'Amurat me confie,
Sultane, et, ce qu'en vain j'ay crû trouver en toy,
Souveraine d'un cœur qui n'eust aimé que moy,
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu reservée?
Traisnerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang descenduë, à mille autres égale,
Ou la premiere esclave enfin de ma rivale?

Digitized by Google

Laissons ces vains discours. Et, sans m'importuner,
Pour la derniere fois, veux-tu vivre et regner?
J'ay l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma rivale es. icy. Suy-moy sans differer.
Dans les mains des muets vien la voir expirer;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Vien m'engager ta foy; le temps fera le reste.
Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
Que pour faire éclatter aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter?
De mes emportemens elle n'est point complice,
Ni de mon amour mesme et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un couroux legitime,
Aux ordres d'Amurat hastez-vous d'obeïr;
Mais laissez-moy du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moy ne l'a point condamnée.
Epargnez une vie assez infortunée.
Ajoûtez cette grace à tant d'autres bontez,
Madame, et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

Digitized by Google

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la derniere fois, perfide, tu m'as veuë,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est duë.

ZATIME.

Atalide à vos piés demande à se jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toy, suy Bajazet qui sort,
Et, quand il sera temps, vien m'apprendre son sort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper vostre bonté si long-temps abusée.
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos piés.
Oui, Madame, il est vray que je vous ay trompée.
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ay veu Bajazet, loin de vous obeïr,
Je n'ay dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimay dés l'enfance, et dés ce temps, Madame,

Digitized by Google

J'avois par mille soins sceu prévenir son ame.
La sultane sa mere, ignorant l'avenir,
Helas! pour son malheur, se plût à nous unir.
Vous l'aimastes depuis. Plus heureux l'un et l'autre
Si, connoissant mon cœur ou me cachant le vostre,
Vostre amour de la mienne eust sceu se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confonduë,
Par ces grands Ottomans dont je suis descenduë,
Et qui tous avec moy vous parlent à genoux,
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous,
Bajazet, à vos soins tost ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'estoit pas invincible.
Jalouse, et toûjours preste à luy representer
Tout ce que je croïois digne de l'arrester,
Je n'ay rien negligé, plaintes, larmes, colere,
Quelquefois attestant les manes de sa mere;
Ce jour mesme, des jours le plus infortuné,
Luy reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point rallentie
Qu'arrachant, malgré luy, des gages de sa foy,
Je ne sois parvenuë à le perdre avec moy.
Mais pourquoy vos bontez seroient-elles lassées?
Ne vous arrestez point à ses froideurs passées.
C'est moy qui l'y forçay. Les nœuds que j'ay rompus
Se rejoindront bientost, quand je ne seray plus.
Quelque peine pourtant qui soit deuë à mon crime,
N'ordonnez pas vous-mesme une mort legitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.

Digitized by Google

Vous pouvez de mon sort me laisser la maistresse,
Madame, mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouïssez d'un bon-heur dont ma mort vous répond.
Couronnez un heros, dont vous serez chérie.
J'auray soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, Madame, allez. Avant vostre retour,
J'auray d'une rivale affranchi vostre amour.

ROXANE.

Je ne merite pas un si grand sacrifice.
Je me connois, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous separer, je prétens aujourd'huy
Par des nœuds eternels vous unir avec luy.
Vous jouïrez bien-tost de son aimable veuë.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émeuë?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah! venez vous montrer, Madame, ou desormais
Le rebelle Acomat est maistre du palais.
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah! les traistres! Allons, et courons le confondre.
Toy, garde ma captive, et songe à m'en répondre.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Helas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret;
Mais, de grace, di-moy ce que fait Bajazet.
L'as-tu vû? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoy! Roxane déja l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, di-moy seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah! c'en est trop, cruelle. Acheve, et que ta main
Luy donne de ton zele un gage plus certain:
Perce toy-mesme un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable.
Précipite des jours qu'elle me veut ravir;
Montre-toy, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain, et dés cette mesme heure
Il faut que je le voye, ou du moins que je meure.

Digitized by Google

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah! que fait Bajazet? où le puis-je trouver,
Madame? Auray-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le serrail; et mesme, dés l'entrée,
De mes braves amis la moitié separée
A marché sur les pas du courageux Osmin,
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne voy que des troupes craintives
D'esclaves effraïez, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sçait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux,
Malheureuse. Répons.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

Madame!

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre,
Qu'est-ce?

Digitized by Google

ZAIRE.

Ne craignez plus. Vostre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAIRE.

Et, ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan luy-mesme, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoy! luy?

ZAIRE.

Desesperé d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste Ciel! l'innocence a trouvé ton appuy.
Bajazet vit encor, visir, courez à luy.

ZAIRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite,
Il a tout veû.

SCENE XI.

ATALIDE ACOMAT, ZAIRE, OSMIN.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ay veû l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui meditoit ce cruel stratagême,
La servoit à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avoit chargé secrettement
De luy sacrifier l'amante aprés l'amant.

Digitized by Google

Luy-mesme, d'aussi loin qu'il nous a veu paraistre :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de vostre maistre,
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, et sortez de ce sacré palais. »
A ce discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous, et, d'une main sanglante,
Il nous a déploïé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportez à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous?

ATALIDE.

O Ciel !

OSMIN.

Son amante en furie
Prés de ce lieu, Seigneur, craignant vostre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moy-mesme des objets j'ay veû le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ay cherché quelque reste.
Bajazet estoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourans noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cedant sous le nombre,
Ce heros a forcez d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

Digitized by Google

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me reduisez-vous!
Je sçais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame. Je sçais trop qu'en l'état où vous estes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appuy
De quelques malheureux qui n'esperoient qu'en luy.
Saisi, desesperé d'une mort qui m'accable,
Je vais non point sauver cette teste coupable,
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelqu'autre contrée
Nous allions confier vostre teste sacrée,
Madame, consultez. Maistres de ce palais,
Mes fidelles amis attendront vos souhaits.
Et moy, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma presence est encor necessaire,
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prests je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait! Et par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je voy par mon crime expirer mon amant!
N'estoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à luy survivre, helas! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,

Digitized by Google

Je ne pûsse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moy, cher amant, qui t'arrache la vie,
Roxane ou le sultan ne te l'ont point ravie.
Moi seule j'ay tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moy, qui n'ay pû tantost, de ta mort menassée,
Retenir mes esprits, promts à m'abandonner?
Ah! n'ay-je eû de l'amour que pour t'assassiner?
Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ay troublé la gloire et le repos,
Heros qui deviez tous revivre en ce heros;
Toy, mere malheureuse, et qui dés nostre enfance
Me confias son cœur dans une autre esperance;
Infortuné visir, amis desesperez,
Roxane, venez tous, contre moy conjurez,
Tourmenter à la fois une amante éperduë,
(*Elle se tuë.*)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est duë.

ZAIRE.

Ah! Madame... Elle expire. O Ciel! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

MITHRIDATE

TRAGEDIE

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE

Il n'y a gueres de nom plus connu que celuy de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considerable de l'histoire romaine; et, sans conter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la Republique : c'est à sçavoir de Sylla, de Lucullus et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer icy mes auteurs : car, excepté quelque évenement que j'ay un peu raproché par le droit que donne la poësie, tout le monde reconnoistra aisément que j'ay suivi l'histoire avec beaucoup de fidelité. En effet, il n'y a gueres d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'ayent trouvé place dans ma tragédie. J'y ay inseré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentimens de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui luy estoit si naturelle et qui a tant de fois cousté la vie à ses maistresses. La seule chose qui pourroit n'estre pas aussi connuë que le reste, c'est le dessein que je luy fay prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scenes qui ont le plus réüssi dans ma tragédie, je croy que le plaisir du lecteur pourra redoubler quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fay dire icy à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius, nomment les païs par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail, et, aprés avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate esperoit trouver dans sa marche, il ajoûte que

Digitized by Google

ce projet fut le pretexte dont Pharnace se servit pour faire revolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son pere, la regarderent comme le desespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à perir avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ay encore lié ce dessein de plus prés à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoistre à Mithridate les secrets sentimens de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le theatre qui ne soit tres-necessaire; et les plus belles scenes sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut separer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la reflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate. « Cet homme estoit veritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit rien au dessus de ses esperances et de son audace, et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires, bien resolu, si son entreprise ne réüssissoit point, de faire une fin digne d'un grand roy, et de s'ensevelir luy-même sous les ruïnes de son empire plûtost que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse.

J'ay choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroist que c'est celle de toutes qui a esté la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentimens de cette princesse. C'est luy qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ay fondé un caractere que je puis dire qui n'a point déplû. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites : car elles ont une grace, dans le vieux stile de ce traducteur, que je ne croy point pouvoir égaler dans nostre langue moderne.

« Cette-cy estoit fort renommée entre les Grecs, pource que, quelques sollicitations que luy sceust faire le roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux et qu'il luy eust envoyé le diadême ou bandeau royal, et appellée royne. La pauvre dame, depuis que le roy

Digitized by Google

l'eût épousée, avoit vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle au lieu d'un mary luy avoit donné un maistre, et, au lieu de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur, luy avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares qui la tenoient comme prisonniere loin du doux païs de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens, et au contraire avoit reellement perdu les veritables, dont elle jouïssoit au païs de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle et luy eut fait commandement de par le roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et, se le noüant à l'entour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et « malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce « triste service? » En disant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque. »

Xipharés estoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où estoient les tresors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharés dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mere.

Je ne dy rien de Pharnace : car qui ne sçait pas que ce fut luy qui souleva contre Mithridate ce qui luy restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce mesme Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules Cesar, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

Digitized by Google

Digitized by Google

un tête dans sa jeunesse, et que a dû, de bonne heure, répondre aux crimes par des crimes, et tâcher pour se défendre de la trahison, à la fois homme de désir et de volonté indomptable, et homme de dissimulation et de ruse. Celle par laquelle il arracha à Monime l'aveu de son amour pour Xipharès convient singulièrement à son personnage .....

Monime nous offre, pour ainsi dire, le sublime de la décence, et à la fois de la fierté intérieure et de la modestie

et de la "tenue". Monime, fine Grecque

~~[illegible]~~ se trouve

d'~~[illegible]~~ l'~~[illegible]~~ des drames,

dans les situations les plus difficiles,

les plus comprimées, les plus délicates —

les plus fausses — et qui semble les

porter légèrement à force de fran-

chise et de grâce, et de respect de

soi, et d'héroïsme sans gestes; ad-

mirable de "tenue" (il faut répéter

le mot) qui implique dignité et

silencieux empire sur soi-même.

Jules Lemaître.

"Mithridate est la tragédie la plus cornélienne de Racine. C'est la peinture d'une grande [illegible]

MITHRIDATE

Digitized by Google

ACTEURS

MITHRIDATE, roy de Pont et de quantité d'autres roiaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déja declarée reine.

PHARNACE, XIPHARÉS, } fils de Mithridate, mais de differentes meres.

ARBATE, confident de Mithridate et gouverneur de la place de Nymphée.

PHŒDIME, confidente de Monime.

ARCAS, domestique de Mithridate.

GARDES.

La scene est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmerien, dans la Taurique Chersonese.

Digitized by Google

MITHRIDATE

TRAGEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

XIPHARÉS, ARBATE.

XIPHARÉS.

ON nous faisoit, Arbate, un fidelle rapport.
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon pere,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Aprés un long combat tout son camp dispersé
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé,
Et j'ay sçû qu'un soldat dans les mains de Pompée

Digitized by Google

Avec son diadême a remis son épée.
Ainsi ce roy, qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eût de chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la Fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse aprés luy, pour venger son trépas,
Deux fils infortunez qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoy! l'ardeur de regner en sa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace?

XIPHARÉS.

Non, je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sçais en luy des ans respecter l'avantage;
Et, content des Estats marquez pour mon partage
Je verray sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que luy promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le fils de Mithridate,
Seigneur? Est-il bien vray?

XIPHARÉS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dés long-temps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moy, plus que jamais à mon pere fidelle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses pretentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre interest contre luy vous anime?

XIPHARÉS.

Je m'en vais t'estonner. Cette belle Monime

Digitized by Google

Qui du roy nostre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace aprés luy se declare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, Seigneur?

XIPHARÉS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puis qu'enfin pour rival je n'ay plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours.
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-temps accrû dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soûpirs et mes derniers ennuis!
Mais, en l'estat funeste où nous sommes reduits,
Ce n'est guere le temps d'occuper ma memoire
A rappeller le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimay la reine le premier;
Que mon pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçûs pour elle un amour legitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautez
Un hymen et des vœux dignes d'estre écoutez,
Il crut que, sans pretendre une plus haute gloire,
Elle luy céderoit une indigne victoire.
Tu sçais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toûjours plein de son amour extrême,
Il luy fit par tes mains porter son diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du roy l'amour et les desseins,
Quand je sçûs qu'à son lit Monime reservée
Avoit pris avec toy le chemin de Nymphée.
Helas! ce fut encor dans ce temps odieux

Digitized by Google

Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux;
Ou pour vanger sa foy par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moy la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere, et rendit aux Romains
La place et les tresors confiez en ses mains.
Quel devins-je au recit du crime de ma mere!
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere.
J'oubliay mon amour par le sien traversé.
Je n'eûs devant les yeux que mon pere offensé.
J'attaquay les Romains, et ma mere éperduë
Me vit, en reprenant cette place renduë,
A mille coups mortels contre-eux me dévouer,
Et chercher en mourant à la desavouer.
L'Euxin depuis ce temps fut libre, et l'est encore;
Et, des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon pere, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus. Je pretendois, Arbate,
Moy-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,
Monime, qu'en tes mains mon pere avoit laissée.
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je? En ce malheur je tremblay pour ses jours.
Je redoutay du roy les cruelles amours.
Tu sçais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maistresses.
Je volay vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrerent Pharnace au pié de ses remparts.
J'en conçûs, je l'avouë, un presage funeste.
Tu nous reçûs tous deux, et tu sçais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toûjours impetueux,

Digitized by Google

Ne dissimula point ses vœux presomptueux:
De mon pere à la reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'executer.
Mais enfin à mon tour je prétens éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un pere à qui je fus dévoué dés l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant revolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flâme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je pretens luy faire,
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toy de choisir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foy,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roy;
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-estre
Commander dans Nymphée et me parler en maistre.
Mais icy mon pouvoir ne connoist point le sien.
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien;
Et l'on sçait que toûjours la Colchide et ses princes
Ont conté ce Bosphore au rang de leurs provinces.

ARBATE.

Commandez-moy, Seigneur. Si j'ay quelque pouvoir,
Mon choix est déja fait, je feray mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je servois le pere et gardois cette place,
Et contre vostre frere, et même contre vous,
Aprés la mort du roy, je vous sers contre tous.
Sans vous ne sçay-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?

Digitized by Google

Sçay-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eust souillé ce rempart contre luy défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la reine.
Du reste, ou mon credit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouïr ailleurs des bontez des Romains.

XIPHARÉS.

Que ne devray-je point à cette ardeur extrême?
Mais on vient. Cours, ami, c'est Monime elle-même.

SCENE II.

MONIME, XIPHARÉS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'huy,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appuy?
Sans parens, sans amis, desolée et craintive,
Reine long-temps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eû d'espoux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'espere toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux interests du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoistre Pharnace.
C'est luy, Seigneur, c'est luy, dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
Par un hymen pour moy plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née!
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre, et goûte quelque paix,

Digitized by Google

Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-estre je devrois, plus humble en ma misere,
Me souvenir du moins que je parle à son frere.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en luy
Confonde les Romains dont il cherche l'appuy,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et, si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ay plus pour moy que mon seul desespoir,
Au pied du mesme autel où je suis attenduë,
Seigneur, vous me verrez, à moy-mesme renduë,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ay pû disposer.

XIPHARÉS.

Madame, assurez-vous de mon obeïssance.
Vous avez dans ces lieux une entiere puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne sçavez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÉS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'huy,
Et je suis mille fois plus criminel que luy.

MONIME.

Vous!

XIPHARÉS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes.
Attestez, s'il le faut, les puissances celestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, enfans, animez à vous persecuter.

Digitized by Google

Mais, avec quelque ennuy que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sçauroient approcher
Des maux que j'ay soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'huy pour me mettre en sa place.
Vous voulez estre à vous, j'en ay donné ma foy,
Et vous ne dépendrez ni de luy ni de moy.
Mais, quand je vous auray pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi vostre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou prés de mes Estats?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un mesme œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me resoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARÉS.

Hé quoy! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit legitime,
Faut-il vous dire icy que le premier de tous
Je vous vis, je formay le dessein d'estre à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon pere,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de vostre mere?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans conter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avoüez-le, Madame,

Digitized by Google

Je vous rappelle un songe effacé de vostre ame.
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente et resoluë à l'hymen de mon pere,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guere.

MONIME.

Helas!

XIPHARÉS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'estat où je suis.

XIPHARÉS.

En abuser, ô Ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;
Que vous diray-je enfin? lors que je vous promets
De vous mettre en estat de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sçauriez faire.

XIPHARÉS.

Quoy! malgré mes sermens vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétens attenter à vostre liberté?
On vient, Madame, on vient... Expliquez-vous, de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moy des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÉS.

Ah! Madame....

MONIME.

Seigneur, vous voyez vostre frere.

Digitized by Google

SCENE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÉS.

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon pere?
Des témoins de sa mort viennent à tous momens
Condamner vostre doute et vos retardemens.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obeïssant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoist dés long-temps pour sa reine,
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur vostre front
Comme un gage asseuré de l'empire de Pont.
Maistre de cet Estat que mon pere me laisse,
Madame, c'est à moy d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moy, sans attendre plus tard,
Ainsi que nostre hymen, presser nostre départ.
Nos interests communs et mon cœur le demandent;
Prests à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent,
Et du pié de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontez ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisemens,
Vous découvrir icy mes secrets sentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

Digitized by Google

MONIME.

Je croy que je vous suis connuë.
Ephese est mon païs. Mais je suis descenduë
D'ayeux, ou rois, Seigneur, ou heros, qu'autrefois
Leur vertu chez les Grecs mit au dessus des rois.
Mithridate me vit. Ephese et l'Ionie
A son heureux empire estoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foy.
Ce fut pour ma famille une suprême loy.
Il fallut obeïr. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'estois destinée.
Le roy, qui m'attendoit au sein de ses Estats,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignez de l'orage.
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon pere paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs pour premiere victime
Prirent Philopœmen, le pere de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler.
Et c'est de quoy, Seigneur, j'ay voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ay pour me vanger ni sceptre ni soldats.
Enfin, je n'ay qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foy que je dois à mon pere,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?

Digitized by Google

Pourquoy tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétens m'allier?

MONIME.

Mais vous-mesme, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un païs que par tout leur armée environne,
Si le traitté secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sçay les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisemens,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.
Mais enfin je commence, aprés tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses.
Je croy voir l'interest que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un pere icy vous fait parler.

XIPHARÉS.

Quel que soit l'interest qui fait parler la reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle estre incertaine?
Et contre les Romains vostre ressentiment
Doit-il, pour éclatter, balancer un moment?
Quoy! nous aurons d'un pere entendu la disgrace,
Et, lents à le venger, promts à remplir sa place,
Nous mettrons nostre honneur et son sang en oubly?
Il est mort. Sçavons-nous s'il est ensevely?
Qui sçait si, dans le temps que vostre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agreable pensée,
Ce roy, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres Estats privé de sepulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,

Digitized by Google

N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'univers quelque roy libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmathe, aime sa liberté,
Voilà nos alliez. Marchons de ce costé.
Vivons ou perissons dignes de Mithridate,
Et songeons bien plûtôt, quelque amour qui nous flate,
A défendre du joug et nous et nos Estats
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sçait vos sentimens. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet interest si puissant sur vostre ame,
Ce pere, ces Romains, que vous me reprochez.

XIPHARÉS.

J'ignore de son cœur les sentimens cachez.
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien, et moy, je fay ce que je doy.
Vostre exemple n'est pas une regle pour moy.

XIPHARÉS.

Toutefois en ces lieux je ne connoy personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÉS.

Je le puis à Colchos, et je le puis icy.

PHARNACE.

Icy? Vous y pourriez rencontrer vostre perte...

Digitized by Google

SCENE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÉS, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte,
Et bien-tost, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-mesme arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÉS.

Mon pere!

PHARNACE.

Ah! que viens-je d'entendre?

PHŒDIME.

Quelques vaisseaux legers sont venus nous l'apprendre,
C'est lui-mesme. Et déja, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÉS.

Qu'avons-nous fait!

MONIME, *à Xipharés.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle!

Digitized by Google

SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÉS.

PHARNACE.

Mithridate revient! Ah! Fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hazard.
Les Romains que j'attens arriveront trop tard.
(*A Xipharés.*)
Comment faire? J'entens que vostre cœur soûpire,
Et j'ay conçû l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince. Mais ce discours demande un autre temps.
Nous avons aujourd'huy des soins plus importans.
Mithridate revient peut-estre inexorable.
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le peril est pressant, plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connoissez.
Rarement l'amitié desarme sa colere.
Ses propres fils n'ont point de juge plus severe.
Et nous l'avons veu mesme à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moy, pour la reine elle-même.
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toûjours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'auray des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons assurer nostre grace.
Rendons-nous, vous et moy, maistres de cette place;

Digitized by Google

Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÉS.

Je sçay quel est mon crime, et je connois mon pere;
Et j'ay par-dessus vous le crime de ma mere.
Mais, quelque amour encor qui me peust éblouïr,
Quand mon pere paroist je ne sçay qu'obeïr.

PHARNACE.

Soïons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre.
Vous sçavez mon secret, j'ay penetré le vostre.
Le roy, toûjours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous sçavez sa coûtume, et sous quelles tendresses
Sa haine sçait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puis qu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais en obeïssant ne nous trahissons pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoy! vous estes icy quand Mithridate arrive!
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive!
Que faites-vous, Madame, et quel ressouvenir
Tout à coup vous arreste et vous fait revenir?
N'offenserez-vous point un roy qui vous adore,
Qui, presque vostre espoux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phœdime, et jusques-là je croi que mon devoir
Est de l'attendre icy, sans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roy promise par un pere,
Vous avez de ses feux un gage solennel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croïez-moy, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel estat tu veux que je me montre.

Digitized by Google

Voi ce visage en pleurs, et, loin de le chercher,
Di-moy plûtost, di-moy que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous? O dieux!

MONIME.

Ah! retour qui me tuë!
Malheureuse! Comment paroistray-je à sa veuë,
Son diadême au front, et dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entens, et tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainsi vous retombez dans les mesmes allarmes
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes?
Et toûjours Xipharés revient vous traverser?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peus penser.
Xipharés ne s'offroit alors à ma memoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire,
Et je ne sçavois pas que, pour moy plein de feux,
Xipharés des mortels fust le plus amoureux.

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame! Et ce heros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis miserable.
Il m'adore, Phœdime, et les mesmes douleurs
Qui m'affligeoient icy le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sçait-il en sa faveur jusqu'où va vostre estime?
Sçait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les dieux m'ont secouruë, et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.

Digitized by Google

Helas! si tu sçavois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence!
Quels assauts, quels combats j'ay tantost soûtenus!
Phœdime, si je puis, je ne le verray plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moy, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime il en jouïra peu.
Je luy vendray si cher ce bonheur qu'il ignore
Qu'il vaudroit mieux pour luy qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroistray point dans le trouble où je suis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÉS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Vostre devoir icy n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiez à vos soins.
Mais vous avez pour juge un pere qui vous aime.
Vous avez crû des bruits que j'ai semez moy-même.
Je vous crois innocens puis que vous le voulez,
Et je rens grace au Ciel qui nous a rassemblez.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,

Digitized by Google

Je medite un dessein digne de mon courage
Vous en serez tantost instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moy reposer un moment.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, aprés un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui, de Rome toûjours balançant le destin,
Tenois entre-elle et moy l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes soldats presque nuds dans l'ombre intimidez,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardez,
Le desordre par tout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat tenebreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne doy la vie, en ce commun effroy,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse aprés moy.
Quelque temps inconnu, j'ay traversé le Phase ;
Et, de là penetrant jusqu'au pié du Caucase,
Bien-tost, dans des vaisseaux sur l'Euxin preparez,
J'ay rejoint de mon camp les restes separez.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.

Digitized by Google

Toûjours du même amour tu me vois enflamé.
Ce cœur, nourri de sang et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne par tout l'amour qui l'attache à Monime.
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur!

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colere
Je veux bien distinguer Xipharés de son frere.
Je sçay que, de tout temps à mes ordres soûmis,
Il hait autant que moy nos communs ennemis
Et j'ay veu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour luy ma tendresse cachée.
Je sçais même, je sçais avec quel desespoir,
A tout autre interest preferant son devoir,
Il courut démentir une mere infidelle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor ni n'oserois penser
Que ce fils si fidelle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la reine ont-ils osé pretendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moy-même de quel œil dois-je icy l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprés d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un conte fidelle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vû? Que sçais-tu?
Depuis quel temps, pourquoy, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pié de cette place,

Digitized by Google

Et, de vostre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussi-tost voulut estre introduit.
Je ne m'arrestay point à ce bruit temeraire;
Et je n'écoutois rien, si le prince son frere,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eust en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la reine,
Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avoit reçû de vostre main.

MITHRIDATE.

Traistre! sans luy donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre!
Et son frere?

ARBATE.

Son frere, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour,
Et toûjours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit icy?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tost ou tard éclaircy.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ay pû comprendre,
Ce prince a crû pouvoir, aprés vostre trépas,
Conter cette province au rang de ses Estats;

Digitized by Google

Et, sans connoître icy de loix que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.
Ouy, je respire, Arbate, et ma joye est extrême.
Je tremblois, je l'avoüe, et pour un fils que j'aime,
Et pour moy, qui craignois de perdre un tel appuy,
Et d'avoir à combattre un rival tel que luy.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colere
Un rival dés long-temps soigneux de me déplaire,
Qui, toûjours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre-eux declaré qu'à regret;
Et, s'il faut que pour luy Monime prévenuë
Ait pû porter ailleurs une amour qui m'est duë,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser, et n'ose me servir.
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je voy venir la reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez icy mon amour et ma haine,
Epargnez mes malheurs, et daignez empescher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez, qu'on me laisse avec elle.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le Ciel prés de vous me rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,

Digitized by Google

Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de nostre hymenée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ny qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fist voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous estes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma presence icy n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dés long-temps vous attendre,
Et vous portez, Madame, un gage de ma foy
Qui vous dit tous les jours que vous estes à moy.
Allons donc assurer cette foy mutuelle.
Ma gloire loin d'icy vous et moy nous appelle,
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'huy vostre epoux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cedé sur moy leur souverain empire,
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous repondray qu'en vous obeïssant.

MITHRIDATE.

Ainsi, preste à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moy, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possedant je ne vous devray rien.
Ah! Madame! Est-ce là dequoy me satisfaire?
Faut-il que desormais, renonçant à vous plaire,
Je ne pretende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquestes,

Digitized by Google

Quand je ne verrois pas des routes toutes prestes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persecuté, sans secours, sans Estats,
Errant de mers en mers, et moins roy que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par tout de l'univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'estre,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-estre
Au dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos ayeux revivoient dans vostre ame?
Et, puis qu'il faut enfin que je sois vostre époux,
N'estoit-il pas plus noble et plus digne de vous
De joindre à ce devoir vostre propre suffrage,
D'opposer vostre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoy! n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je voy malgré vos soins vos pleurs prests à couler.

MONIME.

Moy, Seigneur? Je n'ay point de larmes à répandre.
J'obeï. N'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas....

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez;
Je vous entens icy mieux que vous ne pensez.
Je voy qu'on m'a dit vray. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie;

Digitized by Google

Je voy qu'un fils perfide, épris de vos beautez,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour luy dans des craintes nouvelles.
Mais il jouïra peu de vos pleurs infidelles,
Madame, et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vû pour la derniere fois.
Appellez Xipharés.

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire?
Xipharés....

MITHRIDATE.

Xipharés n'a point trahi son pere.
Vous vous pressez en vain de le desavouer,
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que vostre crime,
Si ce fils, en effet digne de vostre estime,
A quelque amour encore avoit pû vous forcer.
Mais qu'un traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pû prendre ma place?
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï?

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÉS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils, venez, vostre pere est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine enfin, luy plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moy seul asservit.

Digitized by Google

Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace,
Qu'une mere infidelle, un frere audacieux,
Vous presentent en vain leur exemple odieux.
Ouy, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ay choisi dés long-temps pour digne compagnon,
L'heritier de mon sceptre, et sur tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flâme offensée
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprests,
Mes vaisseaux, qu'à partir il faut tenir tout prests,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma presence.
Vous cependant icy veillez pour mon repos.
D'un rival insolent arrestez les complots.
Ne quittez point la reine, et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roy qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux :
Juge sans interest, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sçay-je ? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'aprés s'estre vengé.

SCENE VI.

MONIME, XIPHARÉS.

XIPHARÉS.

Que diray-je, Madame ? Et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?

Digitized by Google

Seroit-il vray, grands dieux! que, trop aimé de vous,
Pharnace eust en effet merité ce couroux?
Pharnace auroit-il part à ce desordre extrême?

MONIME.

Pharnace? ô Ciel! Pharnace? Ah! qu'entens-je moy-même!
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voye enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait sçû plaire.
Je le pardonne au roy, qu'aveugle sa colere,
Et qui de mes secrets ne peut estre éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi?

XIPHARÉS.

Ah! Madame, excusez un amant qui s'égare;
Qui, luy-même lié par un devoir barbare,
Se voit prest de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du roy que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut estre la cause?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez vostre malheur sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÉS.

Je sçay trop quel tourment je m'appreste moy-même.
C'est peu de voir un pere épouser ce que j'aime:
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moy le comble des malheurs.

Digitized by Google

Mais dans mon desespoir je cherche à les accroistre.
Madame, par pitié, faites-le moy connoistre.
Quel est-il, cet amant? qui dois-je soupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantost, quand je fuïois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ay-je adressé ma plainte?
Sous quel appuy tantost mon cœur s'est-il jetté?
Quel amour ay-je enfin sans colere écouté?

XIPHARÉS.

O Ciel! Quoi! je serois ce bien-heureux coupable
Que vous avez pû voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharés auroient daigné couler?

MONIME.

Ouy, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler.
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la premiere et la derniere fois.
Vous m'aimez dés long-temps. Une égale tendresse
Pour vous depuis long-temps m'afflige et m'interesse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naistre un amour qu'ils ne meritoient pas.
Rappellez un espoir qui ne vous dura guere,
Le trouble où vous jetta l'amour de vostre pere,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux.
Vous n'en sçauriez, Seigneur, retracer la memoire,
Ny conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et, lors que ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.

Digitized by Google

Inutile, ou plûtost funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point !
Car, quel que soit vers vous le panchant qui m'attire,
Je vous le di, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entens, vous gemissez. Mais telle est ma misere.
Je ne suis point à vous, je suis à vostre pere.
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attens du moins, j'attens de vostre complaisance
Que desormais par tout vous fuirez ma presence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ay trop de raisons de vous le commander.
Mais aprés ce moment, si ce cœur magnanime
D'un veritable amour a bruslé pour Monime,
Je ne reconnoy plus la foy de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toûjours.

XIPHARÉS.

Quelle marque, grands dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et miserable !
De quel comble de gloire et de felicitez,
Dans quel abîme affreux vous me precipitez !
Quoy ! j'auray pû toucher un cœur comme le vôtre !
Vous aurez pû m'aimer ! Et cependant un autre
Possedera ce cœur dont j'attirois les vœux !
Pere injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuïe et que je vous évite ?
Et cependant le roy m'attache à vostre suite.
Que dira-t-il ?

Digitized by Google

MONIME.

N'importe, il me faut obeïr.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouïr.
D'un heros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouïr de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires amans.
Enfin je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sçay qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soûpir;
Que je verray mon ame, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est separée.
Mais je sçay bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire cherir un souvenir si doux,
Vous n'empescherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussi-tost la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrester par un plaisir funeste.
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le peril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence,
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et meritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÉS.

Ah! Madame... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharés, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit, toy-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.

Digitized by Google

Cours par un promt trépas abreger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse,
Et, s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foy,
Du moins, en expirant, ne la cedons qu'au roy.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III

SCENE PREMIERE

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÉS.

MITHRIDATE.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure est venuë
Qu'il faut que mon secret éclate à vostre veuë.
A mes nobles projets je voy tout conspirer.
Il ne me reste plus qu'à vous les declarer.
Je fuis, ainsi le veut la Fortune ennemie.
Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces deserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgraces.
Déja plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit aprés son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses fresles avantages,
De mes Estats conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vû, par de nouveaux apprests,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,

Digitized by Google

Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soûtenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs alterez,
Le bruit de nos tresors les a tous attirez :
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Desertent leur païs pour inonder le nostre.
Moy seul je leur resiste. Ou lassez, ou soûmis,
Ma funeste amitié pese à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa teste.
Le grand nom de Pompée assure sa conqueste.
C'est l'effroy de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je pretens marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-estre
Que le seul desespoir aujourd'huy le fait naistre.
J'excuse vostre erreur ; et, pour estre approuvez,
De semblables projets veulent estre achevez.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'eternels ramparts Rome soit separée.
Je sçay tous les chemins par où je dois passer,
Et, si la mort bien-tost ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rens dans trois mois au pié du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe avec moy l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accrû de leurs soldats,
Nous verrons nostre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,

Digitized by Google

Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vû l'Espagne, et sur tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusques dans la Grece
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils sçavent que, sur eux prest à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par tout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumez sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers,
Et, de prés inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pû choisir pour leur liberateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigans qui les vangent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roy long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux?
Que dis-je? En quel estat croyez-vous la surprendre?
Vuide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persecuter,
Leurs femmes, leurs enfans, pourront-ils m'arrester?
Marchons, et dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoye aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquerans si fiers.
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,

Digitized by Google

Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'estois attendu.
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaistre
La honte de cent rois, et la mienne peut-estre;
Et, la flâme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affrons.
Voila l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sçais où je luy dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis par tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moy la terreur,
Consent de succeder à ma juste fureur.
Prest d'unir avec moy sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ay fait choix de vous,
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans differer, je prétens que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déja loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dés ce moment,
Et meritez mon choix par vostre empressement.
Achevez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroy,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moy.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.

Digitized by Google

Sur tout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincerité,
En estes-vous reduit à cette extremité?
Pourquoy tenter si loin des courses inutiles
Quand vos Estats encor vous offrent tant d'aziles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plûtost d'un chef de malheureux bannis
Que d'un roi qui n'aguere, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son esperance,
Fondoit sur trente Estats son thrône florissant,
Dont le débris est même un Empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, aprés quarante années,
Pouvez encor luter contre les destinées:
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Contez-vous vos soldats pour autant de heros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatiguez d'une longue et penible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail, pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soûtiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche, et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lors que tout l'univers sembloit vous proteger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en iray-je moy seul, rebut de la Fortune,
Essuïer l'inconstance au Parthe si commune,
Et peut-estre, pour fruit d'un temeraire amour,
Exposer vostre nom au mépris de sa cour?

Digitized by Google

Du moins, s'il faut ceder, si, contre nostre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus seure voye?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joye.
Rome, en vostre faveur facile à s'appaiser...

XIPHARÉS.

Rome, mon frere! ô Ciel! Qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous estes,
La guerre, les perils, sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre-elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoy que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois épargnez vostre teste sacrée.
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de vostre grand nom diminuer le bruit.
Vostre vengeance est juste; il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains,
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez. Laissez-nous, de vostre nom suivis,

Digitized by Google

Justifier par tout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore.
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressez de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dés ce même moment ordonnez que je parte.
Icy tout vous retient; et moy tout m'en écarte.
Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce desespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misere,
J'iray... j'effaceray le crime de ma mere,
Seigneur. Vous m'en voïez rougir à vos genoux,
J'ay honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à vostre gloire,
Et Rome, unique objet d'un desespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mere infidelle.
Vostre pere est content, il connoist vostre zele,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veüille partager.
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous separe.
Et vous, à m'obeïr, Prince, qu'on se prepare.
Les vaisseaux sont tout prests. J'ay moy-mesme ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De vostre obeïssance aura soin de m'instruire.
Allez; et, soûtenant l'honneur de vos ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

Digitized by Google

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obeïssez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que perir,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ay commandé de partir tout à l'heure.
Mais aprés ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous estes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dûssiez-vous présenter mille morts à ma vuë,
Je ne sçaurois chercher une fille inconnuë.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attens.
Tu ne sçaurois partir, perfide, et je t'entens.
Je sçay pourquoy tu fuis l'hymen où je t'envoye.
Il te fasche en ces lieux d'abandonner ta proye.
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ny l'ardeur dont tu sçais que je l'ay recherchée,
Ny déja sur son front ma couronne attachée,
Ny cet azile mesme où je la fais garder,
Ny mon juste courroux, n'ont pû t'intimider.
Traistre, pour les Romains tes lasches complaisances
N'estoient pas à mes yeux d'assez noires offenses.
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour estre le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je voy sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage.

Digitized by Google

Il te tarde déja qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre et me vendre aux Romains.
Mais avant que partir je me feray justice.
Je te l'ay dit.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE XIPHARÉS, GARDES.

MITHRIDATE.

Hola! gardes. Qu'on le saisisse.
Oui, luy-mesme, Pharnace. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vray, mon amour merite vostre haine.
J'aime. L'on vous a fait un fidelle recit.
Mais Xipharés, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre.
Et ce fils si fidelle a dû vous faire entendre
Que, des mesmes ardeurs dés long-temps enflâmé,
Il aime aussi la reine, et mesme en est aimé.

SCENE III.

MITHRIDATE, XIPHARÉS.

XIPHARÉS.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sçay dequoy vostre frere est capable.

Digitized by Google

Me preserve le Ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits;
Qu'un fils, qui fut toûjours le bonheur de ma vie,
Ait pû percer ce cœur qu'un pere luy confie.
Je ne le croiray point. Allez. Loin d'y songer,
Je ne vais desormais penser qu'à nous venger.

SCENE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croiray point? Vain espoir qui me flate!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharés mon rival? Et, d'accord avec luy,
La reine auroit osé me tromper aujourd'huy?
Quoy! de quelque costé que je tourne la veuë,
La foy de tous les cœurs est pour moy disparuë?
Tout m'abandonne ailleurs? Tout me trahit icy?
Pharnace, amis, maistresse? Et toy, mon fils, aussi?
Toy de qui la vertu, consolant ma disgrace...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frere un courroux envieux,
Ou dont le desespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables!
Non, ne l'en croyons point. Et, sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? Quels témoins? Quel indice?
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr : mon choix s'arreste à ce témoin.

Digitized by Google

L'amour avidement croit tout ce qui le flate.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moy, le piege est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit. Et, pour connoistre un traistre,
Il n'est point de moyens... Mais je la voy paraistre.
Feignons, et de son cœur, d'un vain espoir flaté,
Par un mensonge adroit tirons la verité.

SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautez un triste sacrifice,
Que de vous presenter, Madame, avec ma foy,
Tout l'âge et le malheur que je traisne avec moy.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadêmes.
Mais ce temps-là n'est plus. Je regnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruis;
Et mon front, dépoüillé d'un si noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.
D'un camp prest à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si pronte,
Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort!
Cessez pourtant, cessez de pretendre à Pharnace

Digitized by Google

Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffriray point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possedant une amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place mesme avant que de partir,
Pourveû que vous vouliez qu'une main qui m'est chere,
Un fils, le digne objet de l'amour de son pere,
Xipharés, en un mot, devenant vostre espoux,
Me vange de Pharnace et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharés! Luy, Seigneur!

MITHRIDATE.

Oui, luy-mesme, Madame.
D'où peut naistre à ce nom le trouble de vostre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous revolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse donter?
Je le repete encor : c'est un autre moy-mesme,
Un fils victorieux, qui me cherit, que j'aime;
L'ennemi des Romains, l'heritier et l'appuy
D'un empire et d'un nom qui va renaistre en luy.
Et, quoy que vostre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O Ciel! Pourriez-vous approuver...
Pourquoy, Seigneur, pourquoy voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée.
Je sçay que c'est à vous que je fus destinée.
Je sçay qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

Digitized by Google

MITHRIDATE.

Je le voi bien, quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnoy toûjours vos injustes mépris,
Ils ont mesme passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITHRIDATE.

Hé bien! n'en parlons plus, Madame.
Continuez. Brûlez d'une honteuse flâme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant icy servez avec son frere,
Et vendez aux Romains le sang de vostre pere.
Venez. Je ne sçaurois mieux punir vos dédains
Qu'en vous mettant moy-mesme en ses serviles mains.
Et, sans plus me charger du soin de vostre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à vostre memoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plûtost de mille morts dûssiez-vous me punir!

MITHRIDATE.

Vous resistez en vain, et j'entens vostre fuite.

MONIME.

En quelle extremité, Seigneur, suis-je reduite!
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'estoit abandonnée.
Mais, si quelque foiblesse avoit pû m'allarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes,

Digitized by Google

Pharnace m'ait jamais cousté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemy de Rome et cet autre vous-mesme,
Enfin ce Xipharés que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eust donnée à vous,
Mon bon-heur dépendoit de l'avoir pour espoux:
Avant que vostre amour m'eust envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage!

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je voi qu'à m'obeïr vous estes disposée.
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel! me serois-je abusée?

SCENE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se joüoit de nous.
Ah! fils ingrat! tu vas me répondre pour tous.
Tu periras. Je sçay combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont seduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains:
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,

Digitized by Google

Ne garder prés de moy que des troupes fidelles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ay commencé.

FIN DU TROISIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

PHŒDIME, au nom des dieux, fai ce que je desire.
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sçay, mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharés? Et d'où vient qu'il differe
A seconder des vœux qu'authorise son pere?
Son pere en me quittant me l'alloit envoïer.
Mais il feignoit peut-estre, il falloit tout nier.
Le roy feignoit? Et moy, découvrant ma pensée...
O dieux! en ce peril m'auriez-vous delaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?
Quoy, Prince! quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour sçavoir mon secret tu me pressois toy-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ay même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toy peut-estre un pere se défie,
Que dis-je? quand peut-estre il y va de ta vie,

Digitized by Google

Je parle, et, trop facile à me laisser tromper,
Je luy marque le cœur où sa main doit frapper !

PHŒDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice.
Un grand roy descend-il jusqu'à cet artifice ?
A prendre ce détour qui l'auroit pû forcer ?
Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?
Jusqu'icy les effets secondent sa promesse.
Madame, il vous disoit qu'un important dessein
Malgré luy le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe, et, hastant son voyage,
Luy-mesme ordonne tout, present sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par tout Xipharés accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME.

Pharnace cependant, par son ordre arresté,
Trouve en luy d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharés fera-t-il plus de grace ?

PHŒDIME.

C'est l'amy des Romains qu'il punit en Pharnace,
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis je cede à tes raisons.
Elles calment un peu l'ennuy qui me devore.
Mais pourtant Xipharés ne paroist point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des amans, qui, pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cedât au soin de leurs plaisirs ;
Qui, prests à s'irriter contre le moindre obstacle...

Digitized by Google

MONIME.

Ma Phœdime, et qui peut concevoir ce miracle?
Aprés deux ans d'ennuis, dont tu sçais tout le poids,
Quoy! je puis respirer pour la premiere fois?
Quoy, cher Prince! avec toy je me verrois unie?
Et, loin que ma tendresse eust exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu,
Approuver un amour si long-temps combattu?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime?
Que ne viens-tu?...

SCENE II.

MONIME, XIPHARÉS, PHŒDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu
Pour vous...

XIPHARÉS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! Vous?

XIPHARÉS.

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entens-je? On me disoit... Helas! ils m'ont trahie.

XIPHARÉS.

Madame, je ne sçay quel ennemy couvert,
Revelant nos secrets, vous trahit et me perd;
Mais le roy, qui tantost n'en croyoit point Pharnace,

Digitized by Google

Maintenant dans nos cœurs sçait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein.
Mais moy, qui, dés l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvemens ay trop d'intelligence,
J'ay lû dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la revolte exciter la douleur.
De ses fausses bontez j'ay connu la contrainte.
Un mot mesme d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a sçû m'aborder, et, les larmes aux yeux :
« On sçait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait fremir du peril de ma reine,
Et ce cher interest est le seul qui m'ameine.
Je vous crains pour vous-mesme, et je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez icy d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante,
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-estre c'est moy seul que sa fureur menace.
Peut-estre en me perdant il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter.
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de luy complaire.
Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il est mon pere.
Vivez, et permettez que, dans tous mes malheurs,
Je puisse à vostre amour ne couster que des pleurs.

MONIME.

Ah ! je vous ay perdu !

XIPHARÉS.

Genereuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.

Digitized by Google

Vostre seule bonté n'est point ce qui me nuit.
Je suis un malheureux que le destin poursuit.
C'est luy qui m'a ravi l'amitié de mon pere,
Qui le fit mon rival, qui revolta ma mere,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemy pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoy! cet ennemy, vous l'ignorez encore?

XIPHARÉS.

Pour surcroit de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant que m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pû deceler!

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connaistre.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemy, ce traistre.
Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.
J'ay tout fait. Et c'est moy que vous devez punir.

XIPHARÉS.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous sçaviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse!
Quelle amitié sincere il affectoit pour vous!
Content s'il vous voyoit devenir mon espoux.
Qui n'auroit crû... Mais non, mon amour, plus timide,
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les dieux qui m'inspiroient, et que j'ay mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ay dû continuer; j'ay dû dans tout le reste...
Que sçay-je enfin? J'ay dû vous estre moins funeste.
J'ay dû craindre du roi les dons empoisonnez,
Et je m'en puniray, si vous me pardonnez.

Digitized by Google

XIPHARÉS.

Quoy! Madame! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose?
Mon malheur est party d'une si belle cause?
Trop d'amour a trahy nos secrets amoureux?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux?
Que voudrois-je de plus? Glorieux et fidelle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.
Consentez-y, Madame, et, sans plus resister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoy! vous me demandez que j'épouse un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous separe?

XIPHARÉS.

Songez que ce matin, soûmise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser et ne me voir jamais.

MONIME.

Et connoissois-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Aprés vous avoir vû tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique espoux,
Et que dans une main de vostre sang fumante
J'allasse mettre, helas! la main de vostre amante?
Allez, de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre icy le temps à me persuader.
Le Ciel m'inspirera quel party je doy prendre.
Que seroit-ce, grands dieux! s'il venoit vous surprendre?
Que dis-je? On vient. Allez, courez; vivez enfin,
Et du moins attendez quel sera mon destin.

Digitized by Google

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, à quels perils il exposoit sa vie!
C'est le roy.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point. Et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort sans estre instruit du mien.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raison secrette
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraitte.
Tandis que mes soldats, prests à suivre leur roy,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moy,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoy, Madame! osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eûs mes raisons alors. Oublions-les, Madame.

Digitized by Google

Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flâme.
Songez que vostre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoy donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoy! pour un fils ingrat toûjours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoy! Seigneur! Vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide! Il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidelles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons preparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foy,
Plus que tous les Romains conjuré contre moy,
De quel rang glorieux j'ay bien voulu descendre
Pour vous porter au trône, où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persecuté.
Revoyez-moy vainqueur et par tout redouté.
Songez de quelle ardeur, dans Ephese adorée,
Aux filles de cent rois je vous ay preferée,
Et, negligeant pour vous tant d'heureux alliés
Quelle foule d'Estats je mettois à vos piés.
Ah! si d'un autre amour le panchant invincible
Dés-lors à mes bontez vous rendoit insensible,
Pourquoy chercher si loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoy vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eust ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?

Digitized by Google

Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeller le passé ;
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un traistre un fol espoir vous flate.
A quelle épreuve, ô Ciel ! reduis-tu Mithridate !
Par quel charme secret laissay-je retenir
Ce courroux si severe et si promt à punir !
Profitez du moment que mon amour vous donne.
Pour la derniere fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des perils superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour luy d'une foy qui m'est duë,
Perdez-en la memoire, aussi-bien que la vuë,
Et, desormais sensible à ma seule bonté,
Meritez le pardon qui vous est presenté.

MONIME.

Je n'ay point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous vostre obeïssance.
Quelque rang où jadis soient montez mes ayeux,
Leur gloire de si loin n'éblouït point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au dessous des grandeurs d'un si noble hymenée ;
Et, malgré mon panchant et mes premiers desseins
Pour un fils, aprés vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadême,
Je renonçay, Seigneur, à ce prince, à moy-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moy par mon ordre il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre ;
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puis qu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,

Digitized by Google

Je faisois le bonheur d'un heros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obeïssance où j'estois attachée;
Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma veuë,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincuë.
Je vous l'ay confessé, je le doy soûtenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir,
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toûjours present à ma pensée.
Toûjours je vous croirois incertain de ma foy;
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moy
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moy ce cruel avantage,
Et qui, me preparant un eternel ennuy,
M'a fait rougir d'un feu qui n'estoit pas pour luy.

MITHRIDATE.

C'est donc vostre réponse? Et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connoy. Je sçay tout ce que je m'appreste,
Et je voy quels malheurs j'assemble sur ma teste.
Mais le dessein est pris. Rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puis qu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'estois point sortie.
Vous vous estes servi de ma funeste main
Pour mettre à vostre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ay trahy le mystere;

Digitized by Google

Et, quand il n'en perdroit que l'amour de son pere,
Il en mourra, Seigneur. Ma foy ny mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Aprés cela jugez. Perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.
J'attendray mon arrest, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule et n'ay point de complice,
Et que d'un plein succés vos vœux seroient suivis
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de vostre fils.

SCENE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte! Et moy, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur, panchant de son costé,
Ne me condamne encor de trop de cruauté!
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, et je me reconnois.
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus seditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre-eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharés luy-même.
Mais quelle est ma fureur? et qu'est-ce que je dis?

Digitized by Google

Tu vas sacrifier, qui, malheureux! ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger son pere!
Pourquoy répandre un sang qui m'est si necessaire?
Ah! dans l'estat funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plûtost, songeons à gagner sa tendresse.
J'ay besoin d'un vengeur, et non d'une maistresse.
Quoy! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La ceder à ce fils que je veux conserver?
Cedons-la. Vains efforts! qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se seduire!
Je brûle, je l'adore, et, loin de la bannir...
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentimens timides?
N'en ay-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! inutile courroux!
Et vous, heureux Romains! quel triomphe pour vous,
Si vous sçaviez ma honte, et qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portast la nouvelle!
Quoy! des plus cheres mains craignant les trahisons,
J'ay pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ay sçû, par une longue et penible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah! qu'il eust mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

Digitized by Google

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.
Pharnace les retient. Pharnace leur revele
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a seduit ses gardes les premiers,
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux perils ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage,
Les autres qui partoient s'élancent dans les flots,
Ou presentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le desordre est par tout. Et, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur teste, et, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah! le traître! Courez. Qu'on appelle son frere,
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son pere!

ARBATE.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport
L'a déja fait descendre et courir vers le port.
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidelles,
On l'a vû se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sçais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entens?

Digitized by Google

Perfides, ma vengeance a tardé trop long-temps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soûtenir ma presence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains!

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bien-tost dans ces murs vous estes assiegé.

MITHRIDATE.

(*A Arcas.*)

Ciel! Courons. Ecoutez. Du malheur qui me presse
Tu ne jouïras pas, infidelle princesse.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MADAME, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoy! vous avez pû, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadême?
Ah! ne voyez-vous pas que les dieux, plus humains,
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur obstinée à me suivre,
Toy-même malgré moy veux-tu me faire vivre?
Xipharés ne vit plus. Le roy, desesperé,
Luy-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétens-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidelle rapport
De son malheureux frere ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?

Digitized by Google

D'abord, vous le sçavez, un bruit injurieux
Le rangeoit du party d'un camp seditieux;
Maintenant on vous dit que ces mesmes rebelles
Ont tourné contre luy leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharés ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'évenement n'a point démenty mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort, et j'en ay pour garants trop certains
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.
Ah! que d'un si beau sang dés long-temps alterée,
Rome tient maintenant sa victoire assurée!
Quel ennemy son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoy! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoistre tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé?
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frere :
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son pere?
C'est moy qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embraze tous,
Tison de la discorde et fatale Furie,
Que le demon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis! Et j'attens que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné!
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joye!
La mort au desespoir ouvre plus d'une voye.
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouveray la mort jusques dans vos bras même.

Digitized by Google

Et toy, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ay trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir.
D'autres armes sans toy sçauront me secourir;
Et perisse le jour, et la main meurtriere
Qui jadis sur mon front t'attacha la premiere.

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient, et j'espere qu'Arcas
Pour bannir vos frayeurs pórte vers vous ses pas.

SCENE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? Et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste employ,
Et ce poison vous dit la volonté du roy.

PHŒDIME.

Malheureuse princesse!

MONIME.

Ah! quel comble de joye!
Donnez. Dites, Arcas, au roy qui me l'envoye
Que, de tous les presens que m'a fait sa bonté,
Je reçoy le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire; et le Ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.

Digitized by Google

Maistresse de moy-mesme, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHŒDIME.

Helas!

MONIME.

Retien tes cris, et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lors que, m'arrachant du doux sein de la Grece,
Dans ce climat barbare on traîna ta maistresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et, si mon nom encor s'est conservé chés eux,
Dy leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toy, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toûjours separé,
Heros avec qui, mesme en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'estre unie,
Reçoi ce sacrifice, et puisse en ce moment
Ce poison expier le sang de mon amant!

SCENE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrestez! arrestez

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

Digitized by Google

ARBATE.

Arrestez! J'accomply l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah! laissez-moy.

ARBATE, *jettant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moy,
Madame, executer les volontez du roy.
Vivez. Et vous, Arcas, du succés de mon zele
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoy m'exposez-vous?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le roy, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroistre, et j'ose m'assurer
Que vous-mesme avec moy vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoy! le roy...

ARBATE.

Le roy touche à son heure derniere,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumiere.
Je l'ay laissé sanglant, porté par des soldats,
Et Xipharés en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharés? Ah! grands dieux! Je doute si je veille,

Digitized by Google

Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharés vit encor? Xipharés, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule, et sans cause, allarmée.
Les Romains, qui par tout l'appuïoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roy trompé luy-mesme en a versé des larmes,
Et, desormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prest d'estre forcé,
Et voyant, pour surcroist de douleur et de haine,
Parmi ses estendars porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que luy-mesme a crû les plus fidelles.
Il les a trouvé tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ay trop combattu :
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ay perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle, et, défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez veû tous, retournant en arriere,
Laisser entre eux et nous une large carriere;
Et déja quelques-uns couroient épouvantez
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportez.

Digitized by Google

Mais le diray-je, ô Ciel! rassurez par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roy,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moy.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnez de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la derniere fois,
A de ce grand heros terminé les exploits?
Enfin las, et couvert de sang et de poussiere,
Il s'estoit fait de morts une noble barriere.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais luy : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate.
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas sur tout Mithridate vivant. »
Aussi-tost dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce heros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et, se plaignant à moy de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus seur implorer la faveur.
Tandis que, possedé de ma douleur extrême,
Je songe bien plûtost à me percer moy-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ay veû, qui l'auroit crû? j'ay veû de toutes parts,
Vaincus et renversez, les Romains et Pharnace,
Fuïant vers leurs vaisseaux, abandonner la place,
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus prés,
A mes yeux éperdus a montré Xipharés.

Digitized by Google

MONIME.

Juste Ciel!

ARBATE.

Xipharés, toûjours resté fidelle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle
Par ordre de son frere avoit enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins et regagnant le reste,
Heureux et plein de joye en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'estoit fait vers son pere un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joye est suivie.
Son bras aux pieds du roy l'alloit jetter sans vie.
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roy m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit avec peine
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharés.
J'ay craint, j'ay soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'estois, ma frayeur et mon zele
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roy la triste destinée!
Helas! Et pleust aux dieux qu'à son sort inhumain
Moy-mesme j'eusse pû ne point prester la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en estre coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du pere, ô Ciel, et les larmes du fils!

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÉS, ARBATE, ARCAS, GARDES, *qui soûtiennent Mithridate.*

MONIME.

Ah! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vostre!

MITHRIDATE.

Cessez, et retenez vos larmes l'un et l'autre.
(*En montrant Xipharés.*)
Mon sort, de sa tendresse et de vostre amitié,
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plûtost digne d'estre admirée,
Ne doit point par des pleurs estre deshonorée.
J'ay vangé l'univers autant que je l'ay pû;
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemy des Romains et de la tyrannie,
Je n'ay point de leur joug subi l'ignominie,
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalez contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ny de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vist expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joye en mourant me console.
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ay pû tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.
A mon fils Xipharés je doy cette fortune.
Il épargne à ma mort leur presence importune.

Digitized by Google

Que ne puis-je païer ce service important
De tout ce que mon thrône eut de plus éclatant!
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne.
Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
Madame; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharés vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde.
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, et j'ay vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de pretendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bien-tost tous les Romains, de leur honte irritez,
Viendront icy sur vous fondre de tous costez.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quite.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersez,
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et vostre vie.
Allez, reservez-vous...

XIPHARÉS.

Moy, Seigneur, que je fuïe!
Que Pharnace impuni, les Romains triomphans,
N'éprouvent pas bien-tost...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défens.
Tost ou tard il faudra que Pharnace perisse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.
Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits.

Digitized by Google

Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flate,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate.

MONIME.

Il expire.

XIPHARÉS.

Ah! Madame! unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-luy des vengeurs.

FIN.

Digitized by Google

NOTES

DU TOME DEUXIÈME

BERENICE

Page 3, ligne 1. Cette citation est tirée de Suétone, *Titus*, chap. VII.

4, 7. Traduction du vers d'Horace dans l'*Épître aux Pisons :*

Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.

5, 29. Le libelle dont parle ici Racine est la *Critique de Berenice*, par l'abbé de Villars, qui publia aussi, quelque temps après, une critique de *Tite et Berenice*, la tragédie de Corneille.

P. 10, vers 7. Il y a bien *conte*, et non *compte*.

12, 22. La Comagène était une contrée de la Syrie.

16, 8. Au lieu d'*avec vous*, une variante de 1671 donne *avec lui*, qui est plus régulier.

— 17-18. *Cette ardeur assidue* (sous-entendu *qu'il avait*) *lorsqu'il passoit...*

22, 13. *Presence* est employé ici dans le sens d'aspect, air, extérieur. C'est aussi une des acceptions du latin *præsentia*.

Digitized by Google

P. 29, v. 4. *Feroit* est imprimé ainsi au singulier dans toutes les éditions du temps de Racine.

32, 8. *Ressentiment* veut dire ici reconnaissance.

41, 15. Il y a *croiray* dans toutes les éditions contemporaines de Racine. On a depuis imprimé *croirais*.

— 22. Quoique notre texte donne *fuyez*, nous avons adopté *fuyiez*, qui se trouve dans les éditions antérieures, estimant que la suppression de l'*i* n'est qu'une faute.

45, 2. Ostie devait être le port d'embarquement d'Antiochus pour retourner dans ses États.

48, 2. Il y a bien ici, et plus loin, page 49, vers 2, *paraistre*, au lieu de *paroistre*, à cause de la rime.

53, 25. On sait que *faire l'amour* avait autrefois le sens de courtiser, se montrer amoureux.

55, 26-27. *Dés long-temps* se trouve bien répété dans deux vers de suite.

58, 21. C'est Régulus, qui alla lui-même se livrer aux Carthaginois pour tenir sa promesse.

— 23. Manlius Torquatus fit mettre à mort son fils victorieux, qui avait combattu malgré sa défense.

— 24. Brutus fit mourir ses deux fils, qui avaient conspiré pour le rétablissement des Tarquins.

66, 7. Toutes les éditions anciennes donnent *voyez*, et non *voyiez*.

68, 10. *Enlassé* s'écrivait quelquefois ainsi.

69, 14. Dans cette lettre, que Racine supprima avant de faire imprimer sa pièce, et que ne donne pas même alors la première édition, Bérénice annonçait à Titus qu'elle allait mourir, et exprimait le désir que ses cendres fussent un jour réunies à celles de son amant.

74, 10. On trouve *n'a*, au singulier, dans toutes les éditions anciennes. On rencontre, d'ailleurs, des exemples fréquents de cet accord du verbe avec un seul des termes du sujet. Voir la note de la page 29.

Digitized by Google

LES PLAIDEURS

La comédie des *Plaideurs* réclamerait un grand nombre de jeux de scène que nous aurions dû ajouter au texte que nous suivons. Nous avons préféré nous en tenir à ceux que Racine a indiqués lui-même, pensant bien qu'une pièce aussi connue, et que presque tout le monde a vu représenter, serait toujours facilement comprise.

Page 79, ligne 12. Il s'agit ici de Tiberio Fiurilli, plus connu sous le nom de Scaramouche et le meilleur acteur de la troupe italienne.

81, 2-4. La répétition du verbe *coûter* est une négligence qui a échappé à Racine.

P. 86, vers 4. *Portier de comedie*, celui qui se tenait à la porte du théâtre pour percevoir le prix des places.

— 16. *Il y seroit couché* se trouve bien dans toutes les éditions contemporaines de Racine. Certains éditeurs, voyant là, peut-être avec raison, une faute d'impression, ont imprimé depuis *il s'y seroit couché*.

92, 10. On disait alors *plaider quelqu'un* dans le sens de « lui faire un procès ».

93, 13-15. Racine s'est peut-être souvenu ici du passage suivant de *Pantagruel*, livre IV, chapitre 16 : « Si en tout le territoire n'estoit que trente coups de baston à guaingner, il en emboursoit tous jours vingt huict et demy. »

94. Dans cette scène VI, Petit-Jean, à chaque réponse négative qu'il fait à Chicanneau, lui ferme la porte au nez.

96, 8. *Si pourtant* est l'équivalent de *cependant*.

100, 6. *Voy* est une ancienne interjection qui exprime l'impatience.

107, 11. *Vous ne m'y tenez pas*, c'est-à-dire : vous n'avez pas raison de moi, je ne m'y laisse pas prendre.

110, 2. *Je les mets à pis faire*, c'est-à-dire : je les mets au défi, je brave tout le mal qu'ils pourront me faire.

Digitized by Google

P. 114. Léandre entre habillé en commissaire.

117, v. 4. Racine n'a pas pensé ici que « de *pas* mis avec *rien* il fît la récidive ».

121, 9. On disait encore *averse* pour *adverse*, mais le terme avait déjà vieilli.

124, 6. Autre exemple de *si pourtant* signifiant *cependant*. Voir plus haut, page 96, vers 8.

138, 9-10. Les éditions modernes ont ainsi ponctué les deux vers suivants :

L'ancre de vos bontez nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin....

— 19. Le *Péripatétique* est Aristote, chef de l'école des Péripatéticiens.

139, 2. Pausanias, historien grec, a divisé le récit de son voyage en Grèce en dix livres dont chacun porte le titre d'une contrée : *les Attiques, les Corinthiaques*, etc.

— 3. Rebuffe, jurisconsulte français. — On pense que le *grand Jacques* est Jacques Cujas.

— 4. Harmenopul ou Harmenopoulos, jurisconsulte grec. Il est imprimé *Armeno Pul* dans toutes les éditions contemporaines de Racine, et nous avons conservé cette orthographe défigurée, qui doit avoir été mise à dessein.

140, 24. On ne s'explique pas ce que veut dire ce *Maistre Adam*.

141, 3-4. Nous avons conservé à dessein les virgules placées dans ces deux vers, et qui sont destinées à marquer les pauses que fait l'Intimé pour se donner un ton de gravité.

142, 8, 10. *Cahos* est bien imprimé ainsi dans ces deux vers, comme dans le vers 2 de la page 143.

144, 2. *Quel* et *cet* sont bien au masculin, quoiqu'il s'agisse d'Isabelle.

145, 13. On disait alors *respirer une chose* dans le sens d'y *aspirer*, la désirer vivement.

Digitized by Google

BAJAZET

L'édition originale, de 1672, donnait une première préface, qui n'a pas été reproduite dans les éditions suivantes. Celle de 1697, que nous imprimons ici, avait déjà paru dans les éditions de 1676 et de 1687.

Page 151, ligne 3. C'est Bagdad que Racine et d'autres auteurs de son temps appellent à tort Babylone.

152, 13. *Vû* est bien imprimé sans accord, ainsi que dans les éditions de 1676 et de 1687.

— Dans les éditions de 1676 et de 1687, la préface se termine par un passage que n'a pas reproduit l'édition de 1697, dont nous suivons le texte.

P. 157, vers 30. *Fiers de sa disgrace*, c'est-à-dire enhardis par sa disgrâce. C'est un des sens du latin *ferox*.

160, 1. L'accent circonflexe est bien sur l'*û* de *veû*, quoique la présence de l'*e* le rende inutile.

161, 15. *Éclairer* est employé ici dans le sens de surveiller, qu'il avait souvent au XVIIe siècle.

164, 23. On a eu plusieurs occasions de voir que *conte* et *compte* s'employaient l'un pour l'autre. Ici le mot *conte* a amené *pronte* à la rime du vers suivant.

167, 14. *Juste* veut dire ici légitime; c'est le *justæ nuptiæ* des Latins.

170, 1. *Je ne puis rien.* Ce présent, intercalé dans un récit où tout est à l'imparfait ou au présent, est quelque peu choquant. Il ne nous semble pas que *puis* soit une faute, pour *pus;* c'est plutôt *pouvais* qu'il aurait fallu, et il y a tout lieu de croire que Racine a volontairement employé le présent.

173, 3. *Entreprendre une carrière* peut paraître une expression assez impropre. On trouve cependant des exemples analogues chez les bons auteurs, et J. J. Rousseau, qui n'y était pas amené par la rime, a bien dit dans *la Nouvelle*

Digitized by Google

Héloise : « Il a recommencé la carrière de ses anciennes amours. »

P. 183, v. 21. *Ne vous informez point ce que je deviendrai* est une forme peu française, dont nous ne pensons pas qu'on puisse trouver beaucoup d'exemples. Le verbe *s'informer* doit inévitablement être suivi de la préposition *de*.

190, 20. *Débris* veut dire ici ruine. — *Reliques* est employé dans le sens du latin *reliquiæ*, restes.

199, 23. *Offre* a été autrefois masculin ; mais on le faisait déjà féminin du temps de Racine.

205, 11. La *lettre* veut dire ici l'écriture.

205, 3. Le nom d'ATALIDE devrait être suivi de l'indication *à part*, qui a été ajoutée, plus tard, dans l'édition de 1736.

221, 5. Nous avons laissé *témoin* au singulier, quoiqu'il soit au pluriel dans les éditions antérieures à celle que nous reproduisons.

224, 20. *Le prenant à partie de ma mort*, c'est-à-dire : m'en prenant à lui de ma mort.

225, 13. *Toute* est au féminin dans les éditions anciennes.

230, 12. Notre texte donne *maistre* au singulier, mais nous avons adopté le pluriel, qui est conforme aux éditions précédentes. *Maistre*, au singulier, ne pourrait se rapporter qu'à Acomat, et nous aurions là une de ces phrases à sujet abandonné, dont il y a bien quelques exemples au XVIIe siècle, mais dont il ne faut pas charger Racine si le singulier ne vient ici, comme c'est probable, que d'une faute typographique.

MITHRIDATE

Page 240, ligne 10. Le nom de la confidente de Monime doit, d'après l'étymologie, s'écrire *Phædime*, et non *Phædime ;* mais, l'*æ* se trouvant dans toutes les éditions contemporaines de Racine, nous l'avons conservé.

Digitized by Google

P. 244, v. 2. Les éditions anciennes n'indiquent pas clairement la coupure de la phrase; il n'y a qu'une virgule à la fin de ce vers, ainsi qu'à la fin du vers 3.

245, 12. *Avenir* se disait pour *advenir*.

247, 14. *Assurez-vous*, c'est-à-dire : soyez sûre.

251, 18. L'histoire ne donne pas de renseignements sur ce Philopœmen, et l'on ne sait s'il descendait de l'illustre général grec.

266, 9. *Vous vous pressez en vain de le désavouer* veut dire : il est inutile que vous preniez la peine de le désavouer, parce que mes soupçons ne portent pas sur lui. Aujourd'hui cette forme de phrase semblerait plutôt vouloir dire : il est inutile que vous cherchiez à le désavouer, vous ne me convaincrez pas.

267, 3. *Une mere infidelle*. Mithridate fait ici allusion à la trahison de la mère de Xipharès, Stratonice, qui avait livré aux Romains une place de grande importance pour mettre son fils dans les bonnes grâces de Pompée. (Voir la préface de Racine.)

268, 17. Il y a bien *prest de*, et non *près de*. Cette locution était, d'ailleurs, assez fréquente au XVIIe siècle.

270, 15. *J'en viens de dire assez* est conforme au texte, et aussi aux inversions habituelles à la langue de l'époque. *Je viens d'en dire assez*, qui d'ailleurs ne changerait rien à la mesure, nous paraîtrait préférable aujourd'hui, et écarterait l'équivoque de *j'en viens* (j'en arrive).

276, 4. A cause de la rime, il y a *disparaistre*, au lieu de *disparoistre*, dans les anciennes éditions.

— 15. *Succeder* paraît avoir ici le sens de venir en aide, favoriser.

— 16. Au sujet de *prest d'unir*, voir ci-dessus la note de la page 268.

277, 9. *N'aguere* s'écrivait autrefois ainsi, l'étymologie de ce mot étant *il n'y a guère*.

Digitized by Google

P. 277, v. 20. *Travail* a ici le sens de peine, fatigue.

278, 24. Le *bruit*, c'est-à-dire la renommée.

282, 2. Il y a bien *payez*, et non *payiez*, dans les éditions anciennes, quoique, dans la suite de la phrase, on trouve *ait pu*.

283, 6. Au sujet de *paraistre*, voir ci-dessus la note de la page 276.

284, 1. On a beaucoup critiqué ce vers au point de vue grammatical. Puisqu'on ne dit pas « se faire *la* justice », *qu'on se la fasse* est une expression impropre.

285, 9. *Servez*, c'est-à-dire : soyez esclave.

292, 22-25. *J'ay dû*, répété quatre fois, a le sens que nous donnerions aujourd'hui à *j'aurais dû*.

299, 13. Dans les éditions antérieures à 1697, venaient s'intercaler ici les quatre vers suivants :

Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne le craindre plus.

303, 15. Bien que notre texte donne *ose-tu* sans *s*, nous n'avons pas cru devoir nous y conformer.

304, 8. On remarquera que *le jour* est ici un sujet sans verbe, et que la phrase est incomplète. Racine a voulu dire : Périsse le jour où l'on t'attacha sur mon front, et périsse la main qui t'attacha !

— 18. *Fait* est bien imprimé sans *s*, et nous l'avons maintenu ainsi, parce que l'on trouve, à cette époque, de fréquents exemples de participes non accordés.

305, 3. *Retien* est imprimé sans *s*. On faisait autrefois la différence de l'impératif à l'indicatif en supprimant, dans toutes les conjugaisons, l's que nous ne supprimons plus maintenant que dans la première.

Digitized by Google

P. 305, v. 17. *Reçoi.* Même observation que ci-dessus.

306, 8. Notre texte donne *m'envoyant,* et non *m'enviant;* mais c'est une faute évidente.

307, 11. Au sujet de *prest de,* voir les notes des pages 268 et 276.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Preface	3
BERENICE, tragedie	7
Au Lecteur	79
LES PLAIDEURS, comedie	83
Preface	151
BAJAZET, tragedie	153
Preface	235
MITHRIDATE, tragedie	239
NOTES	313

Digitized by Google

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1880

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE NOV 21 1929

DUE MAR 26 1930

DUE APR 10 1930

DUE MAR -6 '34

FEB 21 '57 H

JUN 10 '59 H

CANCELLED

DUE APR 1932

DUE JUL 27 32

OCT 2 3 1932

DUE MAR -6 '33

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 105 546 857